63e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 32 6 AOUT 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. A la recherche de l'Atlantide. — II. Le « médecin des saints ». — III. Le centenaire de Donoso Cortès. — IV. Le centenaire du rétablissement de la Hiérarchie en Hollande. — V. Le sommeil. — VI. La succession de Staline. Qui est Malenkov ? — VII. Réflexions sur un Couronnement. — VIII. Les origines du béguinage. — IX. Une émule de Maria Goretti, Joséphine Vilaseca. — X. Le cinquantenaire de l'*Action populaire*.

I

C'est Platon surtout qui, dans ses deux dialogues : *Critias* et *Timée*, nous a laissé le souvenir de l'Atlantide. En 1919, le romancier Pierre Benoît tirait de ces récits plus ou moins légendaires, le titre d'un de ses romans. Selon ses propres affirmations, Platon avait reçu les éléments de son exposé des prêtres égyptiens. D'après eux, à une époque très reculée, les marins venus de Grèce auraient eu à repousser les assauts d'un peuple inconnu, sorti d'une île immense qui s'étendait au-delà des colonnes d'Hercule — c'est-à-dire du détroit de Gibraltar — au sein de l'Océan atlantique. Cette île aurait été ensuite engloutie, au cours d'une catastrophe inouïe, en un jour et une nuit, et tous ses habitants auraient péri à la fois, avec tous les restes de leur civilisation. Cette île, du reste, n'aurait pas été isolée et il y aurait eu, en tout, dix grandes îles, soumises, disait-on, au dieu Poséidon et à la déesse Perséphone — les mêmes qu'on appelle en latin, Neptune et Proserpine. L'ensemble de ces îles, presque soudées entre elles, aurait formé un vaste continent, habité par un million d'habitants au moins, et très avancé dans les arts de l'industrie et du commerce. La disparition de ces terres mystérieuses, par suite d'un tremblement de terre sans précédent, se situerait vers 9.600 ans avant J.-C.

Pendant longtemps, on a considéré toutes les données antiques à ce sujet comme de pures imaginations. Peu à peu, on est revenu à plus de prudence. Dans son n° du 2 mai 1953, la revue *Orizzonti*, toujours à l'affût de l'actualité, nous met au courant des recherches les plus récentes sur ce point. L'article est signé Bruno Trœbinger, et il a pour titre : **Atlantide submergée** — « *Les recherches de Jürgen Spanuth et de Egerton Sykes pour localiser le continent qui fut probablement le premier berceau de l'humanité. Il est recouvert aujourd'hui par les eaux menaçantes de l'Atlantique, entre l'Afrique et les îles du Cap-Vert* » (sous-titres).

Quels sont donc les arguments qui militent en faveur de l'existence de l'Atlantide ? Nous ne tiendrons pas compte des spéculations du pasteur allemand Jürgen Spanuth, qui voulait localiser l'Atlantide dans la région d'Héligoland, ce qui ne cadre pas avec les données de Platon. Mais plus sérieuses sont les conceptions du géologue anglais Egerton Sykes, qui prépare une expédition scientifique pour l'exploration de l'Océan. Il a réuni minutieusement toutes les indications des auteurs anciens et modernes, sur le sujet de l'Atlantide ; et il a formé le projet de procéder à un sondage systématique de l'Océan, pour arriver à situer exactement l'Atlantide, si toutefois elle a existé, comme il en est convaincu. On dispose actuellement de machines à photographier les fonds sous-marins, qui permettront peut-être de faire des constatations décisives.

Egerton Sykes qui a réuni des milliers d'ouvrages déjà écrits sur l'Atlantide, a établi son quartier général à Brighton, station balnéaire, voisine de Londres. Il y expérimente ses instruments et s'emploie aux derniers préparatifs de l'expédition.

On fait valoir : 1° qu'il y eut, jadis, un lien terrestre entre l'Afrique et l'Amérique, car le dessin des côtes d'Afrique coïncide en relief avec les creux du dessin des côtes de l'Amérique du sud ; — 2° que ce lien entre les continents est confirmé par le fait que des hommes à la peau rouge sont peints sur les fresques des Babyloniens ; — 3° que les Egyptiens et les Péruviens avaient la même religion, celle du dieu Soleil, et la même façon d'ensevelir les morts illustres, sous des pyramides ; — 4° qu'il existe des analogies frappantes entre les coutumes d'Afrique et celles de l'Amérique du sud ; — 5° que les idiomes en usage chez les Mayas, les Incas et les Basques semblent apparentés ; — 6° qu'on a trouvé des vestiges humains datant de 25.000 ans, soit en France, soit en Espagne, aux îles Canaries et au Pérou ; — 7° qu'il existe sous les eaux de l'Atlantique une longue chaîne de montagnes qui prolonge les sommets du Natal, de Dakar et des Açores.

Ajoutons que la célèbre mer dite des Sargasses, où toutes les anguilles de notre continent vont frayer, contient des végétaux spéciaux, se reproduisant par bouturage, et nourrissant des animaux littoraux et même un insecte qui est le seul connu des Océans, ce qui indiquerait une origine continentale pour cette mer.

— « Au cours de la seconde guerre mondiale, dit notre article, un pilote parti du Brésil et se dirigeant vers l'Afrique du nord, volant d'autre part sur une mer excessivement calme, réussit à faire des photographies

représentant de vieilles ruines et des constructions ensevelies sous les flots. »

Jusqu'à présent, on croit généralement que l'Atlantide se serait étendue des rivages de la Mauritanie, au sud du Maroc, jusqu'aux côtes du Venezuela. Ce continent aurait englobé les îles du Cap-Vert, Madère, et la mer des Sargasses.

D'après les calculs, on estime à 6 millions de km 2, soit l'étendue du continent australien, l'ensemble de la surface de l'Atlantide. Comme dit, en conclusion, notre article : « Un tel morceau doit être plus facile à retrouver qu'une aiguille dans un char de foin ». Il faut donc compter sur la sagacité et les immenses moyens d'action de M. Egerton Sykes, pour rendre à la lumière de la science, sinon à celle du jour, un pan aussi énorme de la croûte terrestre ! Et peut-être entendra-t-on parler un jour de dispositifs gigantesques autant qu'inédits, préparés pour faire des fouilles sous-marines dans les villes ensevelies de l'Atlantide !

II

A la même revue italienne *Orizzonti* (n° du 10 mai), je voudrais emprunter encore un très curieux article intitulé : **le Médecin des Saints,** par Reginaldo Francisco. Il s'agit d'un physiologiste italien, le professeur Alessandro Rivolta, qui a inventé des produits chimiques et toute une technique spéciale pour « conserver les cadavres » dans un état d'élasticité complète, et en même temps pour pétrifier les ossements de telle manière qu'ils résistent aux « injures du temps ».

Pour aller trouver cet ingénieux spécialiste, il faut traverser le Lac Majeur, car il réside sur la rive lombarde du lac, à Porto Valtravaglia, dont le site est enchanteur.

Le docteur Rivolta âgé de 71 ans garde toute sa vigueur et tout son appétit de découvertes.

— « Sa vitalité me semble déjà une sorte de miracle à enregistrer. »

Il exerce son art sur tout ce que l'on veut soustraire à la décomposition organique. Il est capable de « pétrifier » des objets précieux ou des œuvres d'art que l'on tient à conserver, aussi bien que des corps de personnages que l'on veut offrir à la vénération des fidèles. C'est pourquoi on l'a surnommé « le médecin des saints ». C'est là, dit-il, son travail de prédilection. Il ne donne pas ses soins à n'importe qui ni à n'importe quoi, et refuse de s'occuper de personnages qui ne sont pas de son goût. Il n'a pas voulu, par exemple, traiter par ses méthodes de conservation le cadavre de Gabriel d'Annunzio. Après de longues insistances, on a obtenu seulement de lui qu'il procède à la stérilisation et pétrification de certains livres, objets et meubles précieux du poète et romancier italien.

Pour les « saints », par contre, il n'épargne aucun effort. Il peut montrer une liste impressionnante de 96 noms, parmi ceux dont il s'est occupé. Le nom qui le rend le plus fier est celui du bienheureux Pie X. Ce fut là, en effet, une intervention mémorable. A la demande du pape, il assista à la reconnaissance des précieux restes du grand Pontife, et donna ses soins à la reconstitution et à la parfaite conservation ultérieure de son corps.

Mais il ne faut pas croire que le docteur Rivolta ne s'occupe que des cadavres relativement récents. En réalité, il peut intervenir aussi bien pour empêcher la décomposition d'un mort tout à fait contemporain que pour arrêter cette décomposition en des reliques très anciennes. L'article donne des exemples frappants de l'un et de l'autre cas. Le docteur Rivolta, formé à l'Université de Fribourg par le professeur Dhaerès, put, dès 1922, présenter aux Universités de Naples et de Rome des expériences réussies de conservation de cadavres d'animaux. Il s'établit alors à Gênes et se spécialisa dans la conservation des corps humains. Sa technique consiste à pétrifier chaque organe, chaque fibre.

Son art n'a rien à voir avec les anciens procédés d'embaumement. Pour la dépouille mortelle du cardinal Tosi, il se produisit un curieux incident. Le médecin attitré de l'Office provincial de Milan refusa le permis d'inhumer, après le traitement du docteur Rivolta, tant les membres restaient souples. Deux fois par jour, ce médecin venait palper la main et le bras du défunt. Il ne pouvait comprendre le maintien de cette élasticité, mais il dut se rendre à l'évidence.

Ce fut alors que le technicien fut sollicité de pratiquer son art envers les reliques des saints les plus anciens. En 1926, il assista à la reconnaissance du corps de saint Charles Borromée. Ce corps n'avait pas été touché depuis 400 ans. L'embaumement avait été très mal fait. Pour remplir le vide intérieur du squelette, on l'avait bourré avec des tapis persans et les mites et les vers avaient trouvé là un aliment de choix. Le cadavre du saint évêque fut donc retrouvé en assez mauvais état ; le processus de pulvérisation était très avancé. Le Dr Rivolta stérilisa le tout, reconstitua soigneusement le corps en entier, en le rendant désormais imputrescible, aussi bien que les vêtements pontificaux dont il fut revêtu et la bière dans laquelle il fut déposé. Par sa méthode, il suppléait ainsi à l'insuffisance ou à la maladresse des « embaumeurs ».

Il a opéré aussi sur les reliques du bienheureux Jean Bon — à écrire en deux mots — fondateur des *Jambonites*, mort le 23 octobre 1249 et vénéré à Milan également. On a fait appel à sa science pour les reliques de saint Benoît et de sainte Scolastique, en septembre 1951, et pour celles des douze fondateurs vénérés à La Cava-dei-Tireni. Autres saints « soignés » par lui : la Bienheureuse Barthélemie Capitanio, fondatrice des Sœurs de la Charité, dites de Marie-Enfant, morte à Bergame le 26 juillet 1833, sainte Julienne, saint Victor pape, saint Marc, et d'autres encore de toute époque, en des cités diverses.

Le Dr Rivolta a été maintes fois invité à exercer son art à l'étranger et jusqu'au Brésil. Il fait aussi des recherches en faveur des vivants, notamment contre la maladie du sommeil et la lèpre ; il s'est attaqué à des tumeurs cancéreuses et à la tuberculose. On ne nous dit pas avec quel secret, ni avec quelle mesure de succès, car il est extrêmement discret sur ses inventions.

On peut toutefois le considérer comme un spécialiste unique, en matière de conservation des toiles anciennes, des fresques, des étoffes précieuses, des bibliothèques et des tapisseries. Des tableaux renommés de Bernardino Luini, du Bramante, de Léonard de Vinci ont été sauvés par lui du désastre.

Dans un tout autre domaine, il a inventé un

« apéritif », capagle de rendre l'appétit à quiconque l'a perdu !...

Notre auteur a demandé au Dr Rivolta s'il compte emporter ses secrets dans la tombe ou les livrer à la publicité. Et le maître répond aussitôt qu'il veut en communiquer au moins quelques-uns, « autrement, dit-il, comment fera-t-on pour me conserver dans mon cercueil ? Bien que je ne sois pas un saint, je tiens moi aussi à avoir une belle « pétrification » !...

III

Il n'y a pas que les mites qui menacent les restes humains. Il y a aussi l'oubli. Et pour la plupart des hommes, aucune technique ne sera jamais inventée pour y porter remède. C'est contre l'oubli que nous avons imaginé la célébration des cinquantenaires ou des centenaires. Par eux, au moins un certain nombre de « grands hommes » reviennent au jour. Dans son n° du 30 mai, la revue espagnole *Ecclesia* cherche à ressusciter le souvenir de **Donoso Cortès**, par la plume de José Luis Vasquez Dodero.

Donoso Cortès, pour beaucoup d'entre nous, n'est plus qu'un nom. On a relativement peu écrit sur lui ; on chercherait en vain son nom dans une Encyclopédie comme *Catholicisme*. Le *Larousse du XXe siècle* lui consacre une douzaine de lignes, dont quelques-unes très élogieuses. Il dit en effet :

— « Son *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme* est écrit avec une conviction et une éloquence extraordinaires. Il y a une force derrière ses paroles enflammées et son action en Espagne a été considérable. »

L'*Enciclopedia cattolica* donne davantage de détails sur la vie du grand écrivain espagnol, mort il y a un siècle, le 3 mai 1853.

Juan Donoso Cortès, de très haute origine, appartenait à la famille des marquis de Valdegamas. Il naquit, le 3 mai 1809, à Valle-della-Serena, en Estremadure, pays de maquis et de maigres prairies à moutons, dont la capitale est Badajoz. Chose curieuse, c'est aussi un 3 mai qu'il devait décéder. Sa vie n'a donc pas excédé 44 ans, jour pour jour. De 1820 à 1828, il fit ses études à Salamanque, Cacérès, Séville et Madrid. Dès l'âge de 20 ans, il enseignait la littérature à Cacérès (1829 à 1832), et c'est alors qu'il se maria. Mais il perdit sa femme de très bonne heure. On le voit alors entrer dans la vie politique, par un mémoire fortement raisonné sur « *la Situation actuelle de la Monarchie* » (1832). Il se range à cette date parmi les libéraux modérés ; et on sait que le mot libéral signifiait à peu près anticlérical et irréligieux. On le trouve député aux Cortès, en 1838, et il fonde successivement plusieurs journaux : *l'Avenir*, le *Pilote*, la *Revue de Madrid*.

Partisan de la reine Marie-Christine, il la suit à Paris, en exil, en qualité de secrétaire particulier (1840-1843). Mais les événements de son siècle ont le don de le frapper et de l'éclairer particulièrement. C'est lui qui a dit que « les révolutions sont les fanaux de la Providence et de l'Histoire. » La Révolution parisienne de 1848 le fait profondément réfléchir. Il abandonne son libéralisme irréligieux. Il n'hésitera pas à parler lui-même de « conversion », dans son propre cas. Sans doute, il n'avait jamais abjuré le catholicisme de son pays et de sa race, il n'avait jamais été même, semble-t-il, un incrédule. Mais la conversion, au sens théologique du mot, n'est pas nécessairement un passage de l'incrédulité à la foi ; souvent elle est une simple réconciliation avec Dieu, un retour à la pratique religieuse, un approfondissement de l'union à Dieu. C'est en ce sens qu'il faut parler de la « conversion » de Donoso Cortès. Désormais, il sera catholique pratiquant, ouvertement, publiquement et dans tous les actes de sa vie, sans emphase, sans orgueil, sans respect humain non plus. Rentré en Espagne, il y est réélu député aux Cortès. Ses discours retentissent dans toute l'Europe, notamment celui sur *la dictature*, en 1849, et un autre sur la *Situation politique de l'Europe*, en 1850.

Nous avons cité plus haut, avec le *Larousse du XXe siècle*, son principal ouvrage. Cet *Essai*, publié à Madrid, en 1851, comprend trois livres : le premier expose le miracle de l'Eglise en elle-même ; le second propose les solutions données par l'Eglise au problème essentiel du bien et du mal, et à celui de la liberté et du déterminisme, en opposition aux solutions fausses du libéralisme et du socialisme ; le troisième, enfin, examine l'attitude de l'Eglise en face des questions sociales, surtout dans la vie familiale, nationale et humaine, en général, en face de la souffrance et du sacrifice. Donoso Cortès est un penseur de l'école « traditionaliste » que l'on doit ranger aux côtés de Joseph de Maistre et de de Bonald, dont il a fortement subi l'influence.

Notons qu'il fut, de 1851 à 1853, ambassadeur d'Espagne à Paris, et c'est dans cette ville qu'il mourut.

Ce que l'article d'*Ecclesia* souligne avec force c'est la hauteur des vertus chrétiennes que l'on peut admirer en cet homme. Deux vertus en lui furent éminentes : la charité et l'humilité.

Quand il parle dans ses lettres à Montalembert, de sa conversion, en 1849, il s'exprime avec une profonde reconnaissance et une merveilleuse modestie. Il attribue sa conversion avant tout à la « miséricorde divine ». Il invoque aussi « l'étude profonde des révolutions », ou encore ses relations intimes, à Paris, avec un M. M., qu'il ne désigne pas plus clairement et qui l'édifia par « sa droiture surnaturelle et chrétienne ». Finalement, il déclare que le choc le plus décisif lui fut donné par la mort de son frère Pierre, admirable, dit-il, en sa vie et en sa mort.

Donoso Cortès avait d'autant plus de mérite de rester humble que ses succès étaient plus éclatants dans la vie privée, comme dans celui de la vie publique. Nul n'était plus vivant, plus aimable, plus brillant dans un salon et l'on s'arrachait ses instants de liberté, durant son séjour à Paris. Son *Discours sur l'Europe*, en 1850, provoqua des réactions — pour et contre — de la part d'hommes tels que Metternich, Frédéric Guillaume IV, roi de Prusse, le philosophe Schelling, l'historien Léopold von Ranke, Montalembert et Louis Veuillot. On lui apporta les plus chaleureuses adhésions — Schelling et Ranke, notamment — ou au contraire des critiques passionnées. Mais Veuillot donna la note juste en disant : « C'est européen ! »

De tels succès auraient pu faire monter en lui des bouffées d'orgueil. Il semble qu'il n'en ait rien

été. **Ceux qui nous ont laissé le portrait moral de Donoso Cortès, nous parlent avec émotion de son oraison habituelle, de sa piété exemplaire. Il était** extrêmement charitable. On lui vit une chemise déchirée, parce qu'il n'en avait pas d'autre, ayant donné tout ce qu'il avait aux malheureux. On le vit se rendre à pied, sous une pluie torrentielle, en pèlerinage à Argenteuil, pour y vénérer la Tunique de Notre-Seigneur, et y demander la guérison de son frère Pierre. Il aimait à se mêler aux plus pauvres chrétiens, pour la communion à Noël. On a la certitude qu'il portait un cilice, en esprit de pénitence. Ambassadeur d'Espagne, il se plaisait à tenir sur les fonts baptismaux, en qualité de parrain, des enfants de familles déshéritées. Sa préparation à la mort, enfin, eut la sérénité, la ferveur, la beauté de celle des saints.

Au temps où Proudhon dénonçait la « charité chrétienne », comme un leurre, en ce sens qu'elle fermait la porte à la « justice », au temps où Auguste Comte ne voulait plus connaître d'autre religion que celle de l'humanité, Donoso Cortès eut le courage de dire qu'il fallait choisir entre Dieu et le monde, entre le culte de l'humain et la croix du Christ, et de proclamer que son choix à lui était fait !

Malgré leur immense importance, les problèmes économiques et sociaux ne pourront jamais faire oublier ceux du salut des âmes. Tout ce qui est temporel est secondaire en face de l'éternel, et ne doit être envisagé que sous l'aspect et selon les exigences de l'éternel. Le mérite de Donoso Cortès, comme le fait remarquer l'article d'*Ecclesia*, fut de ne pas chercher à être un « surhomme » selon les normes de Stendhal ou de Nietzsche, mais tout simplement *un chrétien !*

IV

La même revue *Ecclesia* publie, dans son n° du 6 juin, un article intitulé : **De la clandestinité au triomphe des catholiques hollandais,** signé Luis Sanz Burata. Il s'agit, cette fois encore, d'un centenaire, non plus d'un homme mais d'une institution : *la Hiérarchie catholique en Hollande*.

Ce jubilé s'est déroulé les 16 et 17 mai derniers. On avait prévu de nombreuses cérémonies qui devaient remplir cinq journées. Mais en raison des inondations catastrophiques, dont la Hollande a été endeuillée, cette commémoraison a été réduite à deux jours. Le cardinal van Roey, primat de Belgique, y représentait le Saint-Siège en qualité de légat. Le cardinal hollandais De Jong était, en effet, retenu au lit par une maladie implacable, la paralysie. La Reine Juliana reçut le légat pontifical, en une cérémonie solennelle, à laquelle prenaient part le Chef du gouvernement, neuf ministres, trois secrétaires d'Etat, les présidents des deux Chambres, des gouverneurs des provinces et les ambassadeurs de sept nations. La scène se déroulait à Utrecht, au stade olympique. Le moment le plus pathétique des cérémonies fut celui, où, dans la cathédrale d'Utrecht, on vit le cardinal De Jong, porté dans les bras de ses prêtres, venir saluer, malgré sa paralysie, l'envoyé du pape ! On put voir alors à quel point la population hollandaise est attachée au vénérable prélat, qui fut l'un des héros de la résistance nationale, sous l'occupation allemande.

Tous les journaux ont décrit le magnifique spectacle dont le Stade Olympique d'Utrecht fut le théâtre en cette occasion. A l'issue d'un défilé grandiose, le cardinal van Roey prit la parole pour retracer, à grands traits, l'histoire de l'Eglise catholique hollandaise, depuis le rétablissement de la hiérarchie, en 1853, en vertu du bref de Pie IX : *Ex qua die arcano* du 4 mars 1853, créant l'archevêché d'Utrecht et les évêchés de Haarlem, Breda, Den Bosch et Roermond. Le mot d'ordre du pape était : « Utrecht, le siège de saint Willibrord, ne peut rester plus longtemps sans pasteur ! »

Ce fut, en effet, S. Willibrord, au VIIe siècle, qui fonda l'Eglise chrétienne en Hollande. Son corps est encore vénéré à Echternach, en Luxembourg, et à l'occasion des fêtes récentes, on a béni une cloche pour être remise à l'église d'Echternach.

Ce que le cardinal-légat souligna particulièrement, ce fut la fécondité du recrutement sacerdotal et missionnaire en Hollande : on compte dans les diverses missions catholiques à l'étranger, 7.056 missionnaires hollandais des deux sexes, ce qui constitue un pourcentage merveilleux !

Après le discours du cardinal-légat, ce fut un professeur d'Histoire de l'Université catholique de Nimègue, le docteur Rogier, qui prit la parole, pour donner avec plus de détail l'exposé de ce siècle d'histoire religieuse en Hollande. Il put insister sur l'esprit de compréhension et de tolérance qui se manifesta peu à peu au sein des milieux non-catholiques, ce qui permit à tous les Hollandais de coopérer pacifiquement et amicalement au service de leur commune patrie. Les catholiques ont pu, de la sorte, apporter largement à la Hollande le bénéfice de leur vitalité et de leur culture.

La radio annonça alors, provoquant dans l'immense assemblée, une émotion intense, que le cardinal De Jong, primat de Hollande, allait, de son alcôve d'infirme, adresser la parole à tous les catholiques de la nation. En son style précis, énergique et frappé, il donna à tous les consignes du moment, comme il les donnait au temps de l'occupation allemande : il insista particulièrement sur l'union, si nécessaire à la vie d'un peuple !

Le lendemain, dimanche 17 mai, le cardinal-légat célébra la messe pontificale au Stade ; 70 prêtres accompagnés chacun par des étudiants de l'Université catholique de Nimègue, distribuèrent la sainte hostie à plus de 30.000 fidèles.

— « Jamais nos ancêtres, devait écrire un journaliste catholique, nos ancêtres blottis dans leurs oratoires et leurs chapelles secrètes, n'auraient pu croire à un triomphe eucharistique aussi éclatant ! »

Dans l'après-midi se déroula une splendide cavalcade historique. On y voyait successivement le char de S. Willibrord, celui de S. Boniface, celui de S. Lambert, évêque de Maëstricht, et des autres moines qui évangélisèrent la contrée, pour en arriver enfin aux missionnaires contemporains.

Un spectacle particulièrement pittoresque fut celui des diverses associations de jeunesse, donnant, de leurs provinces respectives, une idée frappante, par leurs uniformes. De nombreuses fanfares, des sociétés de tir, avec leurs rois d'armes et leurs tambours, en riches costumes d'ancien régime, les mineurs du Limbourg, les pêcheurs de Volendam,

dont les familles particulièrement riches en vocations sacerdotales ne comptent pas moins de 72 prêtres en activité et de 50 séminaristes ou novices, la délégation de Hollande méridionale portant la couronne royale d'Orange ; les paysans de Groningue, en procession chantante et dansante ; le Drenthe, avec ses apiculteurs et ses « pétroliers », etc., etc...

Quelle histoire, en effet, que celle de la Hollande catholique, depuis trois siècles ! Les Pays-Bas avaient connu leur apogée catholique, au temps où Philippe II, en 1559, obtenait du pape Paul IV, la création, au lieu des 4 évêchés antérieurs, de trois archevêchés avec quatorze suffragants. Mais en peu d'années cette magnifique organisation fut déchirée par la guerre civile. En Hollande, finalement, le catholicisme entrait dans la clandestinité. En 1662, ses diocèses éteints devenaient des vicariats apostoliques dépendant de la Propagande. La religion catholique était prohibée légalement, depuis 1581. Tous les biens d'Eglise étaient confisqués. L'ambassadeur de France, Jeannin, pouvait écrire à son roi, Henri IV, en 1603, que les autorités orangistes estimaient « que dans l'espace d'une génération, le catholicisme devait mourir de lui-même. »

Malgré ce pronostic, le catholicisme dura. De Louvain et de Cologne continuèrent d'arriver des missionnaires. Le culte catholique se poursuivit secrètement. On vit même des autorités calvinistes se laisser acheter pour permettre des manifestations publiques du culte. La règle ordinaire fut toutefois la clandestinité. Les catholiques gagnèrent de fortes sympathies par le loyalisme qu'ils montrèrent tant sous Louis XIV, pendant la « guerre de Hollande »; que, plus tard, sous la Révolution et au temps de la République batave. En 1814, le roi Guillaume Ier proclamait la liberté du culte. En 1842, Guillaume II reconnaissait la liberté d'enseignement. Les catholiques obtenaient la révision de la Constitution, en 1848, et, par là, la plénitude de la liberté. Enfin, la hiérarchie fut rétablie en 1853, non sans une violente réaction de la part des calvinistes, qui se calmèrent peu à peu. Depuis lors, les catholiques n'ont cessé de participer activement à la vie politique de leur pays. Pour la première fois, en 1918, on les vit accéder au pouvoir avec 5 ministres, au sein du gouvernement. Le 30 juin 1920, ils purent faire passer la loi établissant l'égalité en matière scolaire, ce qui marqua la fin de la rude bataille autour de la liberté de l'enseignement libre. L'archevêque d'Utrecht put prescrire une journée d'actions de grâce pour un tel triomphe, qui était celui de la justice et de la fraternité.

Les catholiques hollandais sont aujourd'hui au nombre de 3.707.150, contre 4.855.000 protestants. Ils ont créé une Université catholique à Nimègue. Le présent centenaire a été l'occasion d'une souscription en faveur de la création, dans cette Université, de la Faculté de médecine, et malgré les malheurs de la Hollande, en raison de la catastrophe de février dernier, cette souscription a atteint un million de florins (environ 90 millions de francs). Les catholiques ont leur presse, leur radio, et il est permis d'augurer de nouveaux développements dans la vie de l'Eglise en Hollande. Tous nos compliments et nos souhaits à nos frères de Hollande.

V

Dans un de ses merveilleux *Parochial and plain Sermons*, Newman compte, au nombre des principaux bienfaits naturels de Dieu, le don du sommeil.

— « Le Dieu tout-puissant, dit-il, ne veut pas que nous souffrions trop longtemps, même lorsqu'il nous frappe ; mais il brise notre épreuve en fragments distincts ; il nous enlève de ce monde à intervalles réguliers, et nous donne un temps de vacances, comme aux enfants des écoles, dans un pays mystérieux et inconnu. »

Il est certain que le sommeil est l'une des merveilles de la vie ! Le R. P. Bosio, S. J., examine cette merveille, dans un article de la *Civiltà cattolica*, du 16 mai, sous le titre : **Le Sommeil physiologique.** Ce problème du sommeil est, dit-il, « le calvaire du physiologiste », « le phénomène le plus obscur de la biologie », l'un des sujets sur lequel on a le plus écrit et le plus souvent pour ne rien dire !...

Rien ne nous semble aussi naturel, aussi aisé à comprendre que le sommeil ! Et pourtant il est plus facile de produire le sommeil que de l'expliquer. Les moyens d'endormir sont nombreux. Il est des somnifères à la portée de toutes les bourses : le P. Bosio donne comme exemple la lecture « d'un écrit monotone », et il ajoute humblement : « d'un écrit comme cet article par exemple »... Il aurait pu parler aussi de certains sermons : « Je dormirais moi aussi, mes frères, si je m'écoutais ! » s'écriait un bon curé, en secouant ses ouailles assoupies au pied de la chaire.

Quoi qu'il en soit, tout le monde sait fort bien ce que c'est que le sommeil : suspension de la vie consciente, abolition de l'activité musculaire volontaire, ralentissement des mouvements respiratoires et cardiaques, aussi bien que des rétractions péristaltiques de l'intestin, diminution de la sécrétion lacrymale, de la salivation et de la diurèse, abaissement de la pression artérielle, et augmentation en revanche de la sueur, par dilatation des vaisseaux cutanés, avec légère élévation de la température externe.

Ce que l'on sait fort bien aussi, c'est l'efficacité bienfaisante du sommeil. L'organisme est rafraîchi, renouvelé, revivifié. On reprend goût et attention au monde extérieur. L'intelligence retrouve sa vivacité, le corps sa vigueur. La fatigue disparaît. Le sommeil apparaît comme le grand régénérateur des énergies consumées par l'état de veille.

L'évidence d'un tel bienfait a conduit à l'emploi systématique du sommeil pour la guérison de certaines maladies. Il est permis de parler d'une méthode curative appelée l'*Hypnothérapie*, qui se révèle particulièrement efficace dans les maladies suivantes : ulcère de l'estomac et du duodenum, gastrite chronique, hypertension artérielle, formes légères de l'hypothyroïdisme, ulcères trophiques des extrémités inférieures, brûlures au premier et second degré, endoartérite oblitérante, neurodermites localisées ou diffuses, lichen plan ou dermatose avec prurit, eczéma, névralgies rebelles, migraines persistantes, commotion cérébrale, préparation et guérison après difficiles opérations de la cavité thoracique ou abdominale, etc.

Mais d'où peut venir une telle efficience ? Comment expliquer cette bienfaisance du sommeil ?

Freud avait, à cela, une réponse toute trouvée :

— « Nous ne pouvons, a-t-il écrit, supporter ce monde de façon ininterrompue. C'est pourquoi nous nous immergeons de temps en temps dans l'état où nous nous trouvions avant de venir au monde, au cours de la vie intra-utérine... Chaque réveil matinal est pour nous comme une nouvelle naissance... »

Et pour appuyer son affirmation, Freud expose gravement que nous quittons nos vêtements pour remettre notre corps dans sa condition primitive, au sein maternel !... Sur quoi, le P. Bosio note :

— « Interprétation suggestive et peut-être poétique, mais dont le biologiste s'ébahit dès qu'il songe aux oiseaux qui dorment fort bien sans quitter leurs plumes, et bien qu'ils n'aient jamais été dans la vie utérine ! »

Explication plus scientifique : l'activité de veille engendre, selon certains auteurs, une anémie et une asphyxie du cerveau, lequel, privé de l'oxygène et de la nourriture nécessaires, entre dans une phase de torpeur, puis de totale inactivité, que nous appelons sommeil.

Selon d'autres, il se produirait une rétraction des *dendrites* ou filaments ténus qui relient entre elles les cellules nerveuses. D'autres encore supposent que des poisons se forment dans l'organisme à l'état de veille : hypnotoxines de Piéron, et que le sang les répand dans les centres nerveux, ce qui en suspend l'activité.

D'après ces théories, le sommeil est vraiment le frère de la mort. C'est un *phénomène passif*. Et on serait tenté de les admettre.

Il y a cependant de fortes objections : 1° pourquoi les nouveau-nés, dont l'activité nerveuse est si faible, ont-ils besoin de plus de sommeil que les adultes ? 2° On peut bien admettre qu'il se produit une intoxication par suite de la fatigue, mais elle n'a pas toute l'importance que lui a prêtée Piéron. 3° La rétraction des dendrites n'est pas non plus démontrée. Si le sommeil est frère de la mort, il est aussi, on l'a vu, restaurateur de la plénitude de la vie, et c'est cela qu'il faut expliquer.

Le sommeil *n'est pas seulement un phénomène passif*. Il est cela, oui, mais avant tout *un phénomène actif !* De fait, d'éminents physiologistes, le Suisse Claparède, il y a 50 ans, l'Italien Brunelli, un peu avant lui, le grand Pawlow, physiologiste russe, et d'autres encore, voient dans le sommeil un artifice puissant de la nature, en vue de la conservation du corps. Il se produit une certaine intoxication, mais quand elle a atteint un degré suffisant, un mécanisme positif de sauvegarde entre en jeu. Il empêche l'intoxication de se poursuivre. Mais surtout, il provoque, dans les cellules nerveuses, la reconstitution de réserves nutritives. Claparède concluait : « *Nous ne dormons pas parce que nous sommes intoxiqués, mais pour ne pas l'être.* » Ce n'est peut-être pas très explicatif, mais c'est rassurant.

Partant de là, on a cherché à localiser le centre du sommeil. Selon Pawlow et son école, toute la surface du cortex cérébral peut agir en qualité de centre du sommeil. Mais cette affirmation a été contestée par von Economo, V. Demole, W. Hess et plus récemment par M. Thomas [1]. La raison invoquée est que dans les maladies de léthargie, c'est-à-dire accompagnées d'un sommeil pathologique, on constate des lésions non dans le cortex, mais dans la région du *thalamencéphale*, c'est-à-dire de la partie dorsale du cerveau intermédiaire antérieur.

On a donc fait des expériences tendant à stimuler, par des moyens mécaniques, chimiques, électriques ou autres, cette région du cerveau. Et l'on a réussi, en traitant des chiens et des chats, à provoquer à volonté le sommeil ou le réveil. On admet donc que le sommeil est le résultat positif d'un *centre régulateur* de la vie, situé dans l'*hypothalame*. Mais il reste à savoir ce qui, dans l'organisme, remplace les excitants employés par les expérimentateurs pour provoquer le sommeil. La nature a des façons d'agir silencieuses, calmes et sûres. Tout ce qui regarde la « politique extérieure » de l'être humain est sous la dépendance du cerveau et du système nerveux central. Mais tout ce qui concerne la « politique interne », c'est-à-dire la vie végétative, la circulation sanguine, la nutrition, a été soustrait providentiellement à la volonté individuelle et soumis au *système nerveux sympathique*, complètement autonome. Dans ce système, on distingue encore les fibres *orthosympathiques* et les fibres *parasympathiques*. Les unes ont pour fonction de ralentir, les autres d'accélérer le fonctionnement des organes. Les influx orthosympathiques exaltent l'activité végétative du cerveau, tandis que les influx parasympathiques calment cette activité, engendrent la torpeur, l'inactivité, le sommeil. Les savants estiment que l'intervention alternante des uns et des autres dépend des glandes endocrines, c'est-à-dire des glandes à sécrétion interne. Les toxines que la fatigue de l'état de veille provoque dans l'organisme font entrer en jeu des sécrétions tour à tour *cataboliques*, c'est-à-dire excitantes, et tantôt *anaboliques*, c'est-à-dire calmantes et déprimantes.

Arrêtons ici ce déballage de termes scientifiques et concluons que la nature a réalisé, dans le fait du sommeil, un tour de force en apparence tout simple, mais en réalité extrêmement complexe, comme une sorte de mouvement pendulaire, selon lequel nous passons alternativement de la veille au sommeil et du sommeil à la veille, tout en renouvelant ou en consommant les substances de réserve dans nos cellules nerveuses, probablement sous formes de « granules chromophiles » dont on invente le nom pour couvrir notre parfaite ignorance de leur nature.

Que de merveilles dans la création !

VI

En face de cette sagesse essentielle, combien la prétendue sagesse humaine paraît trompeuse, enfantine, illusoire. C'est à cela que l'on pense, lorsqu'on réfléchit aux grandes théories du communisme sur le « sens de l'histoire ». Depuis le départ de Staline hors de la scène mondiale, les augures ne cessent de s'interroger sur la marche des événements en Russie et dans le monde. La *Civiltà cattolica* du 16 mai a une étude fort documentée du P.U.A. Floridi, intitulée *U.R.S.S. et Communisme*. Dans *Sélection* de juillet, on trouve un intéressant article sur *Malenkov, l'inconnu*. La *Revue des deux mondes* du 1er juin avait aussi un examen

[1] Ce dernier dans *Scientia*, 1952 : *A propos des soi-disant réflexes conditionnels et des réflexes du cortex*, p. 312 et s.

de E. J. Debau, sur le thème : *Où va la Russie?* Tous ces articles ont été écrits et publiés avant les événements de Berlin-est, qui ont eu leur réplique un peu partout en Allemagne orientale et dans les « pays satellites ».

Suivons d'abord le P. Floridi. Il analyse le dernier ouvrage de Staline, intitulé : *Problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.*, publié dans le *Bolchévik 1952*, à la veille du XIXe Congrès du Parti. Staline reconnaît que le communisme non seulement n'existe pas encore, mais n'est pas même possible dans le monde :

« Pour préparer le passage du socialisme au communisme, dit-il, il faut réaliser au moins *trois conditions préliminaires fondamentales :* 1° assurer un développement ininterrompu de la producion sociale et surtout des moyens de production ; — 2° élever par paliers la propriété kolkhosienne au niveau de propriété de tout le peuple afin de substituer à la circulation mercantile... un système d'échange des produits ; — 3° atteindre à un tel développement de la société que tous ses membres soient assurés de pouvoir déployer dans leur plénitude leurs capacités physiques et intellectuelles. »

Partant de cet idéal non réalisé, le P. Floridi établit les points suivants : 1° En U.R.S.S., la production est en retard, mais le terrorisme d'Etat empêche que ce déséquilibre ne dégénère en révolution ; (nous venons d'en avoir la preuve dans les émeutes de Berlin et d'Allemagne) ; — 2° les contradictions du système économique soviétique en révèlent l'intime nature erronée et pathologique; — 3° de toutes ces contradictions, la plus flagrante est le système kolkhozien, qui n'est pas nationalisé, puisque la production kolkhozienne est propriété des seuls membres du kolkhoze.

Considérant l'ensemble de l'héritage laissé par Staline, son plus récent biographe, L. Fischer, déclare :

— « Les problèmes dont Staline, par son habileté, a réussi à retarder la solution pour un temps, vont retomber sur les épaules de ses successeurs sans avoir reçu de solution. Les plus importants sont au nombre de trois ; 1° l'opposition des paysans ; 2° l'opposition des minorités nationales ; 3° la situation mondiale. »

Mais le P. Floridi ajoute aussitôt que non seulement Staline n'a pas résolu le premier de ces problèmes, mais qu'il l'a déclaré insoluble. Il a écrit dans l'ouvrage cité :

— « Certains camarades affirment qu'avec le temps disparaîtra non seulement la différence substantielle entre l'industrie et l'agriculture, entre le travail physique et intellectuel, mais que toute espèce de différence entre eux sera supprimée. Cela n'est pas vrai ! L'élimination de la différence substantielle entre l'industrie et l'agriculture ne peut amener celle de toute espèce de différence entre elles. Une certaine différence, même si elle n'est pas substantielle, existera toujours incontestablement... Les camarades qui affirment le contraire se fondent probablement sur une formule contenue dans mes écrits... Mais cela veut dire que cette formule n'était pas précise, n'était pas satisfaisante. Elle doit être rejetée et remplacée par une autre formule où il ne soit question que des différences substantielles, avec le maintien de différences non-substantielles, entre l'industrie et l'agriculture et entre le travail physique et intellectuel. »

Et cela revient à dire qu'il n'y aura jamais, selon Staline, nivellement de vie entre les uns et les autres, ni passage possible, à volonté, d'une profession à une autre. En d'autres termes, jamais la formule « à chacun selon ses besoins » ne pourra être appliquée. Ce qui permet d'avancer que Staline, en 1952, à la veille de sa mort, ne croyait plus au communisme. Telle est du moins la conviction du P. Floridi.

Il paraît évident que cette conviction est aussi celle de M. Degau, dans *La Revue des deux mondes.* Il traite de la succession de Staline surtout en fonction des ambitions russes. Staline a repris à son compte, sous le couvert mensonger d'une idéologie révolutionnaire, les visées des tsars. Il a établi le « rideau de fer », pour cacher une préparation militaire intensive.

— « Staline, écrit M. Debau, sortait en effet de l'entrevue de Yalta convaincu que la guerre pouvait éclater un jour entre l'U.R.S.S. et les Etats libres. A peine le conflit terminé, les dirigeants soviétiques s'enfermaient dans le secret le plus absolu, pour refaire la puissance militaire qui venait de leur donner la seconde place dans le monde. »

Il fallait à tout prix isoler la Russie et les Russes, soit pour procéder à ce réarmement intensif, soit pour éviter les points de comparaison entre le train de vie russe, les réalisations russes, la production russe, les progrès de la science russe, et ce qui se passait dans le reste du monde.

— « Dès la fin de la guerre, Staline donnait comme directive générale de rattraper en dix ans le retard de l'U.R.S.S. sur les Etats-Unis, l'adversaire numéro un... »

Une propagande incessante s'est appliquée à exalter l'orgueil russe, le patriotisme russe. Il s'agissait de faire admettre tous les sacrifices. On ne craignait pas pour cela de prêter à un adversaire anonyme la volonté absurde de s'emparer de la Russie !

— « Vous connaissez, disait Staline, notre programme communiste et vous savez que nous ne pouvons pas encore le réaliser car, hors de nos frontières, se tiennent *des ennemis qui n'attendent que le moment favorable, pour se jeter sur notre chère patrie russe. Ils veulent nous arracher la terre que nous avons rassemblée au cours des siècles, au prix de tant d'héroïsme et de courage.* »

Ce langage nous paraît enfantin et grotesque, tant il manque de vraisemblance. Mais Staline parle selon ce qu'il sait du caractère russe : amour-propre maladif et méfiance de l'étranger.

Le panslavisme et le communisme sont donc étroitement liés. La conquête de l'hégémonie mondiale, tel est le but essentiel. Le communisme sert de paravent à cette entreprise gigantesque. L'ensemble des pays où règne le communisme représente près d'un tiers de la population de l'univers : savoir 210 millions de Russes ou assimilés, 450 millions de Chinois, 25 millions de Polonais, 6 millions de Lettons, Lithuaniens et Esthoniens, 12 millions de Tchèques et Slovaques, 16 millions de Roumains, 10 millions de Hongrois, 7 millions de Bulgares, 18 millions d'Allemands, soit en tout 737 millions d'êtres humains. Ajoutez à cela les centaines de milliers de communistes déclarés ou cachés, qui sont répandus parmi les citoyens des Etats libres : la cinquième colonne partout à l'œuvre et fortement disciplinée !

Staline était capable de surveiller tous les pions de l'immense échiquier. Son successeur en est-il

capable ? **Qui est Malenkov ?** *Sélection*, par la plume d'André Visson, essaie de nous le dire.

Il est né le 8 janvier 1902, à Orenbourg, centre situé au sud-ouest de l'Oural, et qui s'appelle maintenant Tchakov. Son père se nommait Maximilien Malenkov. Le fils n'a pas eu à changer son nom comme Lénine (Oulianov) et Staline (Djougachvili). Il avait 15 ans, lorsque la Révolution éclata, en 1917 ; vers 1919 ou au début de 1920, le jeune Malenkov, faisant son choix entre les partis en présence, adhère aux troupes communistes locales. En avril 1920, il s'inscrit de plus au parti communiste lui-même. Démobilisé en 1922, il entre à l'Ecole technique supérieure de Moscou. Et tout de suite, faisant du zèle, il devient secrétaire de la cellule communiste de l'Ecole. Il a partie liée avec la police ou Tchéka, et se charge de dépister ceux des professeurs ou étudiants dont l'idéologie est suspecte. Bientôt se pose pour lui un problème angoissant : il faut opter entre Trotzky et Staline. Le premier veut étendre la révolution sans retard à tout l'univers. Le second estime qu'il faut d'abord consolider le communisme en Russie. Mais les étudiants sont, au prorata de 70 %, en faveur de Trotzky. Malenkov se tint d'abord sur la réserve. Mais quand la victoire de Staline se décida, avec un opportunisme remarquable il se déclara pour lui et coopéra avec ardeur à l'épuration des éléments trotzkistes. Cela se passait en 1924. Trente mille étudiants furent renvoyés des universités russes. Staline eut connaissance du zèle déployé par Malenkov. Dès 1925, ce jeune homme devenait premier assistant de son secrétaire privé. Désormais, il fait partie de la garde consulaire du maître de la Russie. Il est avec lui dans la lutte contre les vieux bolchéviks. L'épuration est son élément favori. Les Zinoviev, Kamenev, Boukharine, et autres sont successivement liquidés. Malenkov reçoit sa récompense, quand il est « élu » — c'est-à-dire désigné par Staline — délégué au 17e Congrès du parti, en 1934. Et de nouveau, c'est lui qui est chargé avec le nouveau chef de la police, Nicolas Yejov (ou Yeschow), le plus inhumain des fanatiques partisans de Staline, du travail ultérieur de cette épuration sans fin, qui marqua le « règne » du tsar rouge.

— « La première mesure prise par Malenkov fut de faire savoir que l'on allait vérifier toutes les cartes d'adhésion, « de façon à démasquer et éliminer les fraudeurs, trotzkistes, zinovievistes et autres crapules. »

C'est lui qui transmis à Yejov les dossiers des membres du parti à exclure. De 1933 à 1938, le nombre des adhérents tomba de 3 millions 1/2 à moins de 2 millions. Finalement, Yejov lui-même fut « épuré et envoyé à une maison de fous, en 1938. Malenkov au contraire fut maintenu, et avec de l'avancement. Il fut « élu » cette fois au Soviet suprême et au Comité central du parti.

Si Staline est Secrétaire général du parti, Malenkov, lui, est le secrétaire du secrétaire. Staline reconnaît en lui les qualités qu'il préfère à toutes les autres : être à la fois *impitoyable* et *prudent* ! Ne rien pardonner, mais ne rien précipiter. Attendre l'heure ! D'autre part, il offre à Staline un concours précieux en raison de sa mémoire stupéfiante. Staline a pu le qualifier, un jour, de « fichier ambulant ».

Et pourtant cette prudence de Malenkov fut prise au moins une fois en défaut. Entre lui et Jdanov existait une rivalité bien compréhensible. Tous deux se disputaient la confiance du maître. Malenkov était plus servile et plus assidu, Jdanov plus intellectuel. Il arriva que Malenkov eut l'audace, en 1946, de railler les fonctionnaires soviétiques qui citent Marx et Engels à tout bout de champ ! N'était-ce pas un blasphème ? Jdanov sauta sur l'occasion et lança une campagne sur le « retour à Marx ». Il en résulta que, sur l'estrade de la Place Rouge, lors de la parade du 1er mai 1947, Malenkov qui se trouvait en seconde position, l'année précédente, auprès de Staline, fut relégué à la sixième tandis que Jdanov passait de la quatrième à la seconde ! Malenkov n'eut plus qu'un désir, celui de reconquérir sa place. La défection de Tito fut une mauvaise note pour Jdanov, responsable de la création du Kominform. Mais Malenkov eut encore une chance plus extraordinaire : en août 1948, Jdanov mourait subitement et de façon mystérieuse. Malenkov devint l'héritier présomptif. En 1952, pour ses 50 ans, son portrait parut en grand format au beau milieu de la première page des journaux soviétiques.

Et enfin, dernier terme de cette ascension obscure mais persévérante, le 6 mars 1953, la radio annonçait que Georgi Maximilianovitch Malenkov avait pris possession du bureau de Staline au Kremlin.

Malenkov est un homme de taille moyenne, comme Staline qui n'avait que 1 m. 68 et n'aimait pas qu'on le dépassât en hauteur physique. Il pèse 110 kilos. Sa figure est dénuée de toute expression et sa voix aussi. On l'a comparé à un « eunuque turc », « avec sa figure grasse, impassible comme un masque, dans lequel seuls les yeux sont vivants ; et ces yeux sont petits, très noirs, très rusés, et très, très, très cruels. »

Il semble n'avoir du monde extérieur qu'une connaissance peu importante. Il a été élevé dans un milieu qui non seulement est fermé à l'Occident, mais qui hait jusqu'à la connaissance de l'Occident; il n'est jamais sorti de sa Russie ou des Etats satellites et ne parle aucune langue étrangère. C'est l'*homo sovieticus* par excellence. Il semble qu'il cherche à se dépouiller de toute personnalité pour donner l'impression que c'est le *Parti* qui commande, qui dirige, qui a hérité de Staline. Et l'on a cru remarquer que la presse soviétique, naguère si assidue dans l'éloge de Staline, ne parle plus ou presque plus de lui, et combat, par le silence, le « personnalisme », considéré comme l'ennemi du communisme orthodoxe. Il n'a par ailleurs absolument aucun lien avec le passé d'avant la révolution et son avènement est bien celui du communisme anonyme, théorique, mais surtout pratique, sans embarras du côté des « Ecritures » du parti, mais à l'affût de toutes les occasions pour l'extension de sa puissance dans le monde. Malenkov travaille jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il n'est ni écrivain, ni orateur, mais excellent administrateur. C'est si l'on veut, une mécanique, mais une mécanique vigilante et douée du sens de l'opportunité. Attendons les événements, jusqu'ici, l'horizon reste voilé et plus que jamais inquiétant.

VII

Si nous rentrons en pays civilisé, nous n'avons pas de peine à trouver des spectacles en contraste frappant avec ceux que nous venons de contempler en Russie. Tous les journaux ont donné avec détail la chronique du couronnement de la reine d'Angleterre. Tous les « illustrés » nous ont présenté le large sourire de la jeune souveraine, et le panorama immense des défilés et des parades en son honneur. Il ne nous appartient pas d'y revenir. Mais par opposition à cette excommunication du « personnalisme » que nous venons de noter en Russie, nous voudrions, avec M. J. Berteloot, dans *Hommes et Mondes*, de juin, sous le titre « **Regards sur la Monarchie anglaise** », et avec G. d'Ydewalle, sous celui de « **Couronnement de Westminster** », dans les *Etudes* de juillet-août, faire quelques réflexions sur l'attachement étonnant de tout un peuple à la dynastie nationale.

Un trait que tout le monde a noté, c'est le traditionalisme anglais. Les cérémonies du couronnement ont été le triomphe de l'archéologie.

— « J'ai passé une matinée entière, écrit d'Ydewalle, au milieu des chanceliers à perruques, des hérauts d'armes caparaçonnés d'or, avec des rois nègres et des délégués Peaux-Rouges, des husards de Balaklava et des juges du temps de Cromwell... »

Partout des gentilshommes en habits de velours, jabots de dentelles, culottes courtes, « pareils à des tabellions pour comédies de Marivaux ». Toute l'histoire d'Angleterre s'entasse dans Westminster Et ce « sensationnel défilé d'archaïsmes » est là pour faire honneur à un seul être humain, une frêle femme, qui aura l'air, à certains moments de la somptueuse cérémonie, de prendre le voile dans un monastère de moniales. Rien de plus étonnant et prenant que ce « paradoxe » d'une race « si violemment masculine », soumise au sceptre de cette enfant si menue !

— « Ces géants aux jambes d'échassiers sont seuls dans le monde à choisir pour chef une jeune femme qu'à Paris on trouverait petite et qui, ici, paraît minuscule, un bibelot en saxe... »

Merveilleuse action du loyalisme, du conservatisme, du patriotisme, réunis en une seule cérémonie et autour d'une seule personne. Les Anglais ont incarné leur pays, leur passé et leur avenir dans cette jeune reine à la fois si sérieuse et si souriante, si frêle et si énergique, et ils ont fait d'Elisabeth, de sa famille, de ses enfants, un trésor national, une fierté nationale. Il y a quelque chose d'émouvant dans cette fidélité. Charles d'Ydewalle conclut très justement son article par ces lignes :

— « La Monarchie y (en Angleterre) joue un rôle bien plus considérable qu'il y a cent ans, bien plus qu'il y a cinquante ans... Elisabeth personnifie l'Angleterre et la race anglaise. Sa famille avait accompli cette merveille sous George V : « Famille peu intéressante et d'origine étrangère », disait Wells en 1915, à quoi le bon George V répondait : « Je suis sans doute un personnage peu intéressant, mais je veux être damné si je suis étranger... » En quoi, il se montrait meilleur philosophe que Wells... »

Dans son article cité plus haut, M. Berteloot arrive aux mêmes conclusions. Pour lui, et il y insiste,

« ce qui a mis le comble au prestige de la royauté anglaise, c'est qu'elle est parvenue à porter au plus haut point son caractère familial. Ce caractère a été marqué par une intimité très grande entre les propres membres de la famille royale, puis entre cette famille et tout le peuple anglais. »

Il ne s'agit plus ici, comme en Russie, d'un système idéologique, d'une religion à rebours, pseudoscientifique, implacable et cruelle, mais de sentiments profondément humains. Le roi George était simple, courageux, exemplaire, tout rempli de bonté.

— « Un jour qu'après un violent bombardement aérien le roi et la reine visitaient un quartier de Londres encore fumant, un sinistré ému s'approcha des souverains pour leur dire, les larmes aux yeux : « *You are so good a king, sir !* » — Vous êtes un si bon roi, sire ! — Et le roi de répondre : « Et vous, vous êtes un si bon peuple ! » Un tel échange de mots, si courts soient-ils, vont droit au cœur de ceux qui les entendent ou les apprennent ! »

Et l'harmonie est si parfaite entre le caractère de cette famille et de tout le peuple qu'elle représente, que chacun de ses membres, sans y penser, contribue à nourrir cette belle et touchante affection. La reine Mary, par la majestueuse dignité de sa vie, avait conquis le cœur des grands-mères anglaises, soucieuses de garder le dépôt des nobles traditions ancestrales. La reine-mère Elisabeth, par son imperturbable sourire excelle dans l'art d'attacher les mères soucieuses de bien élever leurs filles avant de les bien marier. La jeune reine, on l'a vu, a conquis son peuple, par sa jeunesse, cette fleur de la vie, mais aussi par sa fermeté virile, pleine de promesses pour l'avenir. Et comment oublier le petit prince Charles, « Plum Pudding », qui « y a contribué, pour sa modeste part, par sa rondeur charmante, et les gracieux saluts de sa jolie menotte, en suscitant l'enthousiasme délirant de tous les petits enfants de la vieille Angleterre. »

Ainsi, tout ce que la Couronne a perdu de pouvoirs directs, en démocratie, elle l'a reconquis en puissance morale. C'est ce que l'on a vu, au cours des récentes fêtes du Couronnement. Ce fut un tel spectacle, que les étrangers en furent surpris et frappés, et que M. Vincent Auriol ne pouvait résumer son impression personnelle que par cette brève formule : « Spectacle d'une incomparable grandeur ! »

Terminons ce rapide examen, en notant le parfait loyalisme des catholiques anglais :

— « Tout récemment en effet, le cardinal Griffin, accompagné de trois archevêques, de cinq pairs, de quatre membres du Parlement, et d'autres catholiques éminents, officiers supérieurs de terre et de mer, membres du barreau, se rendait au palais de Buckingham, pour assurer la nouvelle souveraine, à l'occasion de son accession au trône, du loyalisme de l'Eglise d'Angleterre et du Pays de Galles. »

Les formules désuètes du serment du couronnement ont perdu toute agressivité. Elisabeth ne désire et ne demande qu'une chose, c'est que tous ses sujets prient pour elle, chacun selon sa foi et sa religion. Encore un coup, que nous sommes loin de la Russie communiste.

VIII

Avec bien du retard, je voudrais donner ici une idée des études publiées par M. R. Hanon de Louvet, dans les *Annales de la Société archéologique*

et folklorique de Nivelles et du Brabant wallon, sur les **Origines nivelloises de l'Institution béguinale** [2].

Nous devons réviser un certain nombre de notions dans nos idées sur les origines du béguinage Si le *Larousse du XXe siècle*, au mot *béguine*, déclare ce qui suit : « L'institution des béguines fut fondée, dit-on, par Lambert-le-Bègue, prêtre de Liège, vers **1170** », dans *Catholicisme*, au mot *béguinage* (dom R. Gazeau), il semble qu'il y ait un peu de flottement, car d'une part il est dit que « c'est en **1207** qu'apparaissent les premiers groupements de ce genre : à Nivelles, autour de sainte Marie d'Oignies, et à Liège, auprès de l'hôpital S. Christophe », et d'autre part : « Au XIIIe siècle on a voulu faire du prêtre réformateur liégeois Lambert *li Bèges*, ou « le béguin », le législateur et le fondateur des béguinages ; en réalité, Lambert († 1177) a seulement contribué par sa prédication, à diriger les foules vers le béguinage, en exaltant devant elles l'idéal de la continence. » Mais si les premiers béguinages apparaissent en 1207, comment peut-on avant 1177 appeler ce prêtre « le béguin » et lui attribuer une influence quelconque sur la préparation et la fondation des béguinages ?

L'article *Beghine e Begardi* de l'*Enciclopedia cattolica*, dû à la plume du P. Alcantara Mens, capucin de Louvain, auteur d'un livre récent (1947) sur la question est beaucoup plus précis et documenté.

Mais venons-en à l'article de M. Hanon de Louvet. Il se distingue nettement du P. Mens sur un point important : il ne veut pas que l'on confonde *recluses* et *béguines*. La recluse vit seule. La béguine vit en communauté. On doit donc faire une différence précise entre les *moniales* proprement dites, les *recluses*, et les *béguines*. Ce sont trois catégories de *mulieres religiosæ*. Mais, cela dit, on doit prendre garde à l'avertissement donné par M. Hanon de Louvet :

— « Enfin, ce serait une erreur de vouloir absolument classer dans une des trois catégories, moniales, recluses ou béguines, toutes les *mulieres religiosæ* qui embrassèrent un idéal de vie dévote, fervente et austère très élevé, surtout au début du XIIIe siècle, à une époque où tant d'âmes pieuses cherchaient leur voie dans une direction nouvelle. Il y eut des femmes pieuses, extatiques, mystiques et stigmatisées, qui n'étaient ni moniales, ni recluses, ni béguines. »

Mais si l'on peut, en général, expliquer l'origine du béguinage par la poussée mystique de la fin du XIIe siècle et du début du XIIIe, poussée dont, en Italie, François et Claire d'Assise sont à la fois les témoins et les hérauts, il importe de donner à ce mouvement ce que le P. Delehaye appelait d'un mot heureux, des « coordonnées », c'est-à-dire *une date* et *un lieu*.

La date, 1208 ; le lieu, Nivelles en Brabant.

Pour donner de telles précisions, il faut des preuves. M. Hanon de Louvet les donne longuement et minutieusement, dans son solide mémoire. Il n'admet pas que Marie d'Oignies soit la fondatrice des béguinages. A plus forte raison écarte-t-il la paternité de Lambert-le-Bègue.

— « Parler du « cercle » béguinal de Marie d'Oignies, écrit-il, nous paraît un mythe. »

Mais qui est Marie d'Oignies, demandera un lecteur ? Marie d'Oignies était l'épouse d'un certain Jean. Ils s'étaient mariés à Nivelles, en 1191 et presque aussitôt ils décidèrent de se retirer de Nivelles, à un km de là, dans un village appelé Willambroux, pour y vivre dans la continence, la pauvreté et la charité. Il y avait là une léproserie dont l'aumônier, maître Guidon de Nivelles, était le frère de Jean, et le beau-frère de Marie d'Oignies. Guidon logea son frère. Marie vécut dans un ermitage, sous la direction spirituelle de Guidon. Au bout de quelques années, en raison du trop grand nombre de visites qui leur venaient, Marie obtint de son époux et de son beau-frère l'autorisation de se retirer à Oignies. Elle y arriva en 1207, le 9 mai, et vécut dans une cellule attenante à l'église à l'instar des recluses, mais sans s'astreindre à la réclusion complète. Elle s'éleva à de grandes hauteurs mystiques et mourut le 23 juin 1213. A aucun moment, on ne peut voir en elle la promotrice du béguinage.

Par contre, il est raconté dans la vie d'Ide de Nivelles, qu'en 1208, à l'âge de 9 ans, elle chercha un lieu où se réfugier, pour se préparer à la vocation religieuse, alors qu'elle venait de perdre son père. Or, elle se rendit sans hésiter dans la rue où s'élevait la petite église du Saint-Sépulchre. Là se trouvait une maison habitée par sept femmes, pratiquant la virginité et la pauvreté.

— « Ces pieuses femmes, dit notre article, n'étaient ni des recluses... ni des moniales habitant un couvent, mais tout simplement des béguines décidées à vivre en commun dans une même maison... »

Mais c'était là une véritable nouveauté, et elle provoqua des soupçons, des critiques, des blâmes même, jusqu'au jour où Jacques de Vitry obtint, en 1216, l'approbation de ces « *mulieres religiosæ* », — ce fut leur titre canonique — et l'autorisation de vivre en commun (*in eadem domo simul manere*) et « de s'y exhorter mutuellement au bien ».

Ce serait donc à Nivelles, autour de 1208, que le béguinisme aurait commencé. Mais on peut ajouter une précision très importante, à savoir que le prêtre Guidon, beau-frère de Marie d'Oignies, précédemment aumônier de la léproserie de Willambroux, devint, probablement en 1208 — bien que la date soit incertaine — chapelain du Saint-Sépulchre. Ce fut lui qui prit en charge l'institution naissante, lui donna forme et stabilité. Thomas de Cantimpré pourra l'appeler le « prêtre des béguines ». On vint de Flandre et de Campine, du pays rhénan et de France, à Nivelles, pour s'instruire sur place de la manière dont Guidon dirigeait, formait, organisait les jeunes communautés béguinales.

C'est donc ce Guidon qu'il convient de reconnaître et de saluer comme le vrai fondateur des béguines, non qu'il ait réuni les premières béguines, mais parce qu'il leur donna une forme de vie, une règle, qui fut aussitôt imitée et copiée dans toute la région environnante. On ne saurait dire si toutes ces étrangères venues le consulter se fixèrent à Nivelles.

— « Il est certain (toutefois) que nombre d'entre elles y demeurèrent, se joignant aux béguines nivel-

[2] Tirage à part, maison d'édition Couillet à Nivelles, Belgique.

…ises et grossissant ainsi le chiffre de la population, …ont l'augmentation fut un des facteurs qui détermina …érection de dix nouvelles paroisses en mai 1231, moins …e quatre ans après la mort de Guidon... »

Dix nouvelles paroisses ! Il y avait donc eu un …fflux incroyable de candidates au béguinisme ! …uidon était mort le 8 septembre 1227, mais il …vait lancé un mouvement qui ne devait plus s'ar…êter jusqu'à nos jours, puisque le béguinage existe …ncore en Belgique (Bruges et Gand, grande vitalité …ncore actuellement ; Amsterdam et Bréda, égale…ment).

Concluons donc, avec M. Hanon de Louvet : 1° …ès la fin du XII[e] siècle, il existe en Brabant des … béguines », qui ne sont ni des moniales, ni des …onverses, ni des recluses, mais dans l'esprit du …euple il y a souvent confusion entre elles et les …isterciennes ; — 2° à Nivelles même, le premier …roupe connu et organisé de manière stable, a élu …omicile auprès de l'église du St-Sépulchre ; — …° en 1208, elles sont sept ; — 4° l'arrivée au …t-Sépulchre de maître Guidon, auparavant chape…ain de Willambroux et directeur spirituel de Marie …'Oignies, donne à ce groupement une impulsion …ouvelle ; — 5° l'approbation du pape Honorius III, …btenue par Jacques de Vitry, en 1216, apporte une …écurité décisive à l'institution ; — 6° jusqu'à sa …ort, en 1227, Guidon ne cesse d'organiser de nou…elles communautés de béguines à Nivelles ; — …° on vient de partout consulter ce sage directeur, …onstater les résultats obtenus, prendre exemple …ur ce qui s'est passé à Nivelles.

Dans cet exposé, il reste deux choses à préciser : …° l'origine de l'appellation « béguines » ; — 2° le …ôle exact joué par Lambert-le-Bègue.

Sur le premier point, il est sûr que le nom de *…éguine*, qui est un nom *populaire* et ne deviendra …fficiel qu'après coup, ne vient pas de sainte Begga, …ui vécut au VII[e] siècle. Il ne vient pas davantage, …ien qu'on l'ait cru longtemps, de Lambert-le-…ègue, car c'est bien plutôt le terme de béguin, …éguine, qui était pris, à l'origine assez souvent …omme un terme de mépris — comme le sera plus …ard celui de *jésuite* à l'origine, ou au XII[e] siècle, …elui d'*ensabotté*, pour les Vaudois — qui fut appli…qué au prêtre Lambert de Liège, accusé injuste…ment d'appartenir à la secte des cathares. Le mot …éguine ne peut pas non plus être une dérivation …e *al-beghensis* ou « albigeois », c'est-à-dire *cathare*. …'opinion récemment soutenue à ce sujet par J. van …ierlo n'a pas été retenue par les spécialistes.

Il est plus probable que le terme *béguine* vint …u mot *bege*, que l'on prononçait tantôt *bègue*, …antôt *beige*. — mot qui existe encore et qui signi…fie couleur de laine écrue, sans apprêt ni teinture. …On disait aussi *bis*. Les hérétiques cathares por…taient des tuniques de laine écrue. Le terme de …éguine fut à l'origine probablement une injure, …'expression d'un soupçon. Mais tout comme le mot …de *jésuite*, il fut réhabilité ensuite par la piété de …celles qui le portaient.

Sur le second point : rôle de Lambert « *li beges* » — le Beige et non le Bègue — il est difficile de …se prononcer. Si l'on admet l'origine nivelloise au…tour de 1208 de la première communauté béguinale, …on ne peut plus accorder à Lambert, qui vivait à …Liège et y mourut en 1177 (ou 1187), qu'un rôle …lointain de préparateur ou inspirateur, mais nulle…ment d'organisateur et de fondateur. Ce Lambert fut un prêtre zélé et réformiste. Il prêchait la pénitence. Il fut en butte à de violentes oppositions pour cette raison même, et fut emprisonné, comme suspect d'hérésie, en 1175. Il aurait écrit une apologie intitulée *Antigraphum Petri*. Et il aurait été libéré par l'antipape Calixte III.

En somme, un mouvement mystique, encouragé par ce Lambert, aurait abouti, d'abord à Nivelles, puis à Liège et dans les environs, enfin dans toutes les régions avoisinantes à un mode de vie nouveau, intermédiaire entre la vie séculière et la vie monastique proprement dite : la vie du *béguinage*, qui de 1208 à 1227, aurait eu comme organisateur, le prêtre Guidon, beau-frère de sainte Marie d'Oignies.

Tout cela aura besoin d'être confirmé, et la question de l'origine du béguinage n'est pas encore tranchée.

Nous remercions cependant très vivement M. R. Hanon de Louvet de la contribution intéressante qu'il a apportée à la solution de ce problème.

IX

C'est d'une petite fille de douze ans, Joséphine Vilaseca Alsina, que le P. Mondrone, S. J., nous entretient dans la *Civiltà cattolica* du 16 mai, sous le titre : **Une émule de Maria Goretti.**

Joséphine Vilaseca naquit le 9 mars 1940. Elle est morte le 25 décembre 1952, victime d'une odieuse agression qui a fait d'elle une héroïne comparable à la sainte du Marais Pontin.

Les détails sur cette tragédie sont actuellement connus avec assez de précision et de certitude pour que l'on en retrace les circonstances historiques indubitables. L'autorité ecclésiastique, en l'espèce l'évêque de Vich, don Juan Perello, a prononcé déjà un jugement préliminaire. Il a pu dire dans une lettre pastorale : — « Nous possédons une nouvelle martyre de la pureté virginale en Joséphine Vilaseca » [3].

Horta de Avinyo est un petit village de 280 hab., entre Manrèse, Vich et Cardona. Pays pauvre, pays tout rural. La paroisse est Santa Maria de Horta. Les Vilaseca habitent une très modeste demeure à cent mètres de l'église. Le père se nomme Jaime Vilaseca, la mère Antonia Alsina Coll. Ils ont eu 7 enfants. Joséphine-Françoise-Assomption était la cinquième. Le papa travaille aux champs, la maman et les plus grands enfants, à la fabrique. La maison est gardée par la grand'mère, Angela. Les Vilaseca comptent parmi les paroissiens les plus exemplaires du pays. Tous les soirs, rosaire en famille. Pas un événement n'arrive, sans qu'on dise, « *on en parlera à don Ramon* », c'est-à-dire à M. le Curé.

Selon un antique usage espagnol — au sujet duquel, nous Français, nous aurions peut-être à faire

[3] Un volume de 72 p. a été publié, à la maison Alonso de Madrid, par un vice-curé de Manrèse, don Ginés Padros, sur la spéciale inspiration de la curie diocésaine de Vich. Le livre est couvert de la signature de Mgr Ramon Masnou, évêque auxiliaire de Vich. — Plus récemment encore, le P. Carlos Maria Stæhlin, S. J., a donné à la revue *Manrèse* (n° 95), une longue et solide étude théologique sur l'assassinat de la fillette, et il conclut qu'à son avis, ce meurtre porte tous les éléments exigés par l'Eglise pour la reconnaissance du martyre Ce sont les données les plus sûres au sujet de l'enfant, que va nous donner le P. Mondrone.

d'utiles réflexions — Joséphine avait été confirmée à l'âge de 20 mois. Elle avait fait sa première communion le 12 juin 1949, à 9 ans. La préparation catéchistique avait été excellente. Elle montrait de la piété, une ferveur grandissante. Elle demandait un jour à son confesseur — son curé — « Que dois-je faire pour être meilleure ? » Que faire ? Corriger ses petits défauts : un peu de vanité, de gourmandise, d'entêtement. Elle s'y appliqua en s'aidant de la communion fréquente : tous les jours de fête, tous les premiers vendredis et samedis du mois et d'autres jours encore.

Elle aimait aussi à faire visite au Saint-Sacrement et si elle trouvait la porte de l'église fermée, elle allait timidement demander la clef à M. le Curé. Sa maîtresse d'école, Mlle Mercédès Toralba de Damas, qui l'eut en classe durant six ans, la décrit comme douce, modeste, tranquille, réservée, amie de toutes ses compagnes. Elle était plus portée aux travaux manuels qu'à l'étude, plus au calcul qu'aux lettres, et elle dépassait tout le monde pour l'histoire sainte et le catéchisme.

En avril 1952, Joséphine fut confiée aux Servantes du Sacré-Cœur, religieuses qui veillent sur les enfants dont les mamans vont en fabrique. Elle n'y resta que six mois. Elle y donna surtout l'exemple d'une piété admirable envers la sainte Vierge. C'était sa dévotion favorite. Elle récitait le rosaire avec une émouvante ferveur. Quand on lui demandait la distance entre deux villages, elle répondait aimablement : « Il y en a pour trois chapelets ! » C'était son unité de mesure. Elle fut inscrite le 26 octobre 1952 comme secrétaire des aspirantes de l'action catholique de sa paroisse. Nul ne pouvait prévoir qu'une existence aussi unie, aussi calme et régulière, allait se transformer en un drame affreux.

Le 11 novembre 1952, Joséphine fut placée par ses parents dans une ferme, à Salabarnada, non loin de Horta. La fermière, Dolorès Guardiola, avait besoin d'un peu de compagnie. Les Vilaseca lui promirent de lui laisser leur fille jusqu'au 8 décembre. Il s'agissait donc d'une occupation d'à peine un mois. Et tous les dimanches, Joséphine devait aller dans sa famille. Elle n'y alla en fait que trois fois, les 16, 23 et 30 novembre. A cette dernière date, elle dit à sa maman qu'elle aurait voulu ne plus retourner à Salabarnada. — « Pourquoi donc ? » lui dit sa maman. — « Parce que Joseph est méchant ! » La fillette n'en dit pas plus long et la maman ne soupçonna rien. Elle l'encouragea simplement à patienter jusqu'au 8 décembre, fête de l'Immaculée.

Qui était donc ce Joseph ? Un jeune homme de 24 ans, nommé Garriga, orphelin de mère, depuis ses 9 ans, sans instruction ni profane, ni religieuse, et qu'on employait dans les fermes, tantôt ici, tantôt là, pour garder les bêtes. Il avait fait son service militaire, et il n'y avait que 3 mois qu'il était à Salabarnada.

Son aspect était sympathique, mais il était de tempérament sournois, peu communicatif, avec des explosions passionnelles. Il n'avait, cependant, jamais donné à ses patrons aucun motif de soupçon. Joséphine toutefois avait compris, à certains signes qu'il était à redouter pour elle. Elle était l'innocence même, et pourtant elle était arrivée à l'âge où l'innocence parfaite devient une vertu. En deux ou trois occasions, des compagnes avaient aussi prononcé devant elle des paroles qui l'avaient fait s'éloigner sans retard. Il est des choses où la fuite est une victoire.

Le drame éclata au matin du 4 décembre. Un peu après dix heures, Dolorès était sortie pour faire des commissions à Artes. Joséphine se trouve seule avec le jeune berger. Ils achèvent le repas du matin. Soudain et de manière imprévue, le jeune homme s'adresse brutalement à l'enfant. Un « non ! » résolu et catégorique lui est opposé. L'agresseur tente de lui faire peur. Il la saisit par les cheveux, il lui met la tête sur l'évier et la frappe légèrement au cou, mais le sang coule et il lui montre sa main pleine de sang. Mais la fillette répond de nouveau « non ! » avec force, et s'échappant des mains qui la retiennent, cherche à se réfugier dans une salle attenante à la cuisine, où la tragédie avait commencé.

D'un bond, il la rattrape, l'empêche de refermer la porte sur elle-même. Ses yeux sont farouches, ses gestes menaçants, et il tient au poing un couteau ouvert. Pour la troisième fois, la courageuse enfant lui jette un « non ! » plus énergique encore que les deux précédents. La passion du jeune homme se mue en une colère homicide. Cette jeune héroïne qu'il n'a pu plier à ses mauvais désirs, il la frappe et elle tombe victime de sa violence. Le médecin, peu après, décrira ses blessures :

— « Une plaie tranchante transversale dans la partie antérieure du cou. Deux plaies dans la moitié gauche du thorax, l'une dans la ligne axillaire antérieure, l'autre dans la région précordiale, avec le caractère de blessures de pointe. Plaies tranchantes dans le creux des mains, avec caractère de blessures de défense. »

Il semble que l'enfant se soit évanouie, car elle ne sait rien des violences que le misérable a exercées ensuite sur son pauvre corps. Mais l'examen médical atteste qu'il a cherché, sans y parvenir entièrement, à abuser d'elle.

Une heure environ après son départ, la fermière revient. Elle trouve Joséphine à terre, baignant dans son sang, évanouie. Elle la croit morte, mais elle essaie de la ranimer, en lui frictionnant le front. L'enfant revient à elle, mais n'a pas la force de répondre à ses questions. Par signes cependant, elle fait comprendre ce qui s'est passé. A l'appel de la patronne, Joseph se présente, la cigarette à la bouche et avec un air d'indifférence. Aux premières interrogations, il répond par la négative. Il croyait que sa victime était morte. Mais quand il s'aperçoit qu'elle vit encore et qu'elle a fait comprendre qu'il était le coupable, il se sent comme assommé, il se trouble et avoue : « J'ai eu un mauvais moment ! » dit-il. Et il prête alors son concours pour le transport de la petite blessée à la clinique Saint-Joseph de Manrèse. Une intervention chirurgicale a lieu immédiatement. Peu après, l'enfant retrouve ses esprits et peut parler un peu. C'est le vice-curé de Santa-Maria de la Seo, don Ginès Padros, qui la questionne.

— « Qui t'a fait tout ce mal ? — Joseph, le garçon. — Et pour quelle raison ? — Parce qu'il voulait me faire une chose. — Et toi, pourquoi n'as-tu pas voulu ? — Parce que cela ne doit pas se faire, c'est un péché. — Et tu le lui as dit ? — Oui, Monsieur, mais chaque fois que je le lui disais, il se mettait en rage davantage et me faisait plus de mal. — Brave petite, brave enfant ! Tu t'es conduite comme une sainte. »

A cet interrogatoire assistaient la maman et la périeure de la clinique. Un peu plus tard, le ême prêtre put parler avec Garriga, déjà enfermé ns la prison voisine, et, par ses réponses, il eut nfirmation de tout ce qu'elle avait dit.

Il résulte avec certitude de tous les examens et toutes les confrontations que si la petite Joséine a subi une tentative de viol, elle n'y a pas nsenti un seul instant, qu'elle a résisté jusqu'au ut de ses forces physiques, et que le motif de tte résistance était bien celui qu'elle a elle-même diqué : — « *Cela ne doit pas se faire, c'est un ché !* »

Pas d'ombre sur cet héroïsme de pureté. Et de xamen médical fait avant et après la mort de la ctime, il ressort que le criminel n'a pu arriver ses fins.

Autre constatation intéressante : Joséphine ignoit tout du précédent de Maria Goretti. Elle se uvint vaguement, après coup, d'en avoir entendu rler par un prédicateur à Avinyo. Elle voulut pendant lire la vie de Maria Goretti, pendant l'elle était à la clinique. Et après l'avoir lue, e eut ce mot délicieux et spontané : — « *J'ai t pareil ! dis, maman !* »

Puis, elle ajouta : « Et moi aussi, je pardonne Joseph ! » Et elle promit que le lendemain, qui it le premier vendredi du mois, elle ferait la mmunion avec sa maman « pour que Joseph se nvertisse et soit bon ! » Et ce ne fut pas la seule mmunion faite ainsi. Joseph, de son côté, se déra « très repentant » de son crime. Il fut conmné à 30 ans de prison pour assassinat, à 20 s de plus, pour viol, et à 50.000 pesetas d'innité à la famille.

La courageuse petite fille vécut 21 jours après ttentat, et expira, à la suite d'une seconde opéion trachéotomique, le 25 décembre 1932, à h. 20. Le fait qu'elle soit morte des suites de blessures ne saurait être mis en doute. Elle it 12 ans et 9 mois. A la nouvelle de sa mort, t un fleuve humain voulut défiler devant son it corps. On la regarda tout de suite comme une rtyre. Le défilé des admiraiteurs dura 26 heures nsécutives, sans un seul arrêt. Les funérailles ent un triomphe. La sépulture eut lieu, au petit netière de Horta, au soir du 28 décembre, en fête des Saints Innocents.

Tels sont les faits dans leur simplicité. « Le reste laissé, dit notre article, au jugement de l'Eglise.»

X

Dans cette Causerie, il nous faut signaler encore célébration d'un glorieux cinquantenaire : celui l'**Action populaire.** La *Revue de l'Action popu e* lui consacre son nº de juin, et résume les ans écoulés, avec les souvenirs du R. P. Desuois, « seul survivant de la toute première ipe ».

n discerne une période de préparation. En 1885, P. Henry-Joseph Leroy, 38 ans, décide de faire e une retraite spéciale à des ouvriers. Ils vint 40 ; ils furent retournés par cette retraite. P. Leroy, de son côté, fut frappé des résultats enus, quoique passagers ! Six ans plus tard, t, c'est l'Encyclique *Rerum novarum* ; en 1901, ncyclique *Graves de Communi*, mais aussi la Loi sur les Associations, grosse de menaces pour les Congrégations. Le P. Leroy obtient de ses supérieurs le concours d'un jeune Père, Gustave Desbuquois. Le 26 janvier 1903, paraît à Lille, une brochure jaune de 92 pages : *Propagande périodique, Tract-Programme* [4].

C'est la première d'une série, *L'Action populaire*. En 1908, avec les brochures, commença la *Revue d'Action populaire*. Elle prit des formes diverses et fut accompagnée de revues aux couleurs variées, selon les besoins : *Mouvement social, Courrier des Cercles d'études, Vie syndicale, Peuple de France*. Ajoutons à cela des publications non-périodiques. *Actes Sociaux, Plans et Documents, Tracts populaires*, et d'autres encore. En décembre 1903, l'Action populaire avait publié son premier *Guide social*, qui devait être « une mine incomparable de faits, une source documentaire de premier ordre » et paraîtrait chaque année. Signalons aussi les gros volumes annuels intitulés *L'Année Sociale internationale*, et *L'Almanach de l'Action populaire*.

Cette liste déjà longue et qui ne contient que des titres, comme un catalogue, pourrait être doublée si nous voulions être complet. L'Action populaire ne comptait que trois prêtres et deux employés, lorsqu'elle se transporta à Reims, en août 1904. La courbe de sa croissance est inscrite dans les chiffres suivants : en 1907, 16 prêtres et employés ; en 1909, 25 ; en 1912 32. Un *Bureau des renseignements* répond à 2.000 lettres par an. Un Service de Conférenciers donne des cours dans tout le pays, et parfois à l'étranger et jusqu'au Canada. Les « Journées » se multiplient : Journées syndicales, Journées féminines, Semaines d'Etudes, Journées de l'Action populaire, Congrès de l'Action populaire. En somme, activité intense, continue, toujours croissante, presque dévorante ! Et cela jusqu'à la guerre de 1914.

La guerre mobilise les Pères, ébranle la santé des plus âgés, anéantit la maison de Reims et tous les dossiers et manuscrits qu'elle abrite. Il faut repartir à zéro ! Le P. Leroy va mourir en Espagne, le 31 janvier 1917. Le P. Desbusquois assure la relève. Il lance un appel en mars 1918. Le cardinal Gasparri, de la part de Benoît XV, encourage et envoie un don de 10.000 lires. Cette fois, l'Action populaire s'installe à Paris. Au 15 août 1919, la maison comptera officiellement 12 Pères et 2 Frères, auxquels se joindront 2 prêtres des diocèses de Tarbes et de Laval.

Le flot des publications recommence, sous le titre de *Dossiers* (10 janvier 1920). Deux ans plus tard, l'Action populaire aura sa maison éditrice particulière, la puissante maison d'Editions *Spes* (79, rue de Gentilly, Paris-XIIIe).

La marque particulière de l'après-guerre va être la spécialisation des équipes : En matière *économique et financière*, les PP. Danset et Arnou ; en matière *agricole et rurale*, de Ganay et Drogat ; *action syndicale socialiste et communiste*, de Léobazel et Barde ; *mouvement familial*, Dassonville ; *Vulgarisation*, tracts et brochures, Croizier ; *Questions civiques*, Jean Roche, etc. Au-dessus des équipes, le P. Desbuquois assume la direction gé-

[4] *L'Ami du Clergé* annonçait cette Œuvre, dans son nº du 4 juin 1903, p. 513-520 : *Une œuvre de tracts sociaux : « L'Action populaire »*.

nérale. L'Action populaire, tout en travaillant avec acharnement, est à la recherche d'une installation définitive. De Paris, rue St-Didier, elle passe à Noisy-le-Sec, puis à Vanves. Là elle construit et se fixe, en janvier 1923. C'est à Vanves que fut trouvé le nom de la « D.R.A.C. » et dessinée l'affiche du P. Doncœur : « *Nous ne partirons pas !* »

Lorsque, en 1926, Albert Thomas, fondateur du B.I.T. et revenu de ses préjugés sur le catholicisme, désira de posséder un délégué de l'Eglise, auprès de son institution, il s'adressa à l'Action populaire. Ce fut le P. Arnou qui fut désigné, en 1927, pour tenir à Genève la place indiquée. Le P. Danset lui succéda en 1933-1934, puis le P. Le Roy, qui s'y trouve toujours.

Ce fut aussi à Vanves que prit forme la J.O.C. française, dont le premier aumônier fut l'abbé Guérin, vicaire à Clichy.

— « En fait, note-t-on ici, il n'est guère de mouvement social à ses débuts, qui n'ait depuis recouru aux conseils du P. Desbuquois et de son équipe. »

L'un des mérites de cette école fut de mettre en évidence le fait que la déchristianisation de la classe ouvrière dérivait au moins autant de la « condition de misère imméritée toujours faite aux travailleurs » que des méfaits de la politique antireligieuse. Il est donc insuffisant de dire : « Religion d'abord ! » Oui, c'est entendu, la religion prime tout, est au-dessous de tout, mais la justice sociale est une condition essentielle de la rechristianisation du monde ouvrier.

La place nous manque pour suivre plus avant l'histoire de cet apostolat social si fécond et si nécessaire. Disons seulement que l'Action populaire poursuivit vaillamment sa tâche, au cours de la guerre de 1939 et sous l'occupation. On peut dire qu'elle a eu son « martyr » en la personne du P. Dillard, mort au sinistre camp de Dachau, le 12 janvier 1945.

En 1946, le P. Desbuquois abandonnait la direction de l'œuvre à laquelle il avait donné le meilleur de lui-même durant 43 ans, presque sans interruption. Sa succession a été assurée, de 1946 à 1952, par le P. Villain, et toujours sous l'angle « missionnaire », qui est celui du livre fameux *France, pays de mission?* dont nous avons dit, ici même à plusieurs reprises, qu'il y a beaucoup à retenir. L'Action populaire a précisément pour but de réchauffer parmi nous « l'esprit missionnaire », c'est-à-dire « apostolique », qui est l'essence de l'esprit sacerdotal.

Concluons avec la *Revue de l'Action populaire :*

— « Un grand chemin reste à parcourir. Il est permis de penser que sa plus longue histoire, l'Action populaire l'a devant elle et non derrière elle. Puisse-t-elle se situer assez profondément au cœur du monde contemporain et se garder assez fidèle à l'Eglise, pour traverser sans broncher les bouleversements des années qui viennent et continuer de « faire l'avenir » sur le chantier social. »

L. CRISTIANI.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Malgré les copieuses réponses de l'*Ami* co[n]cernant le jeûne eucharistique, qu'on me permette [en]core la question suivante qui revêt une certaine imp[or]tance pratique, vu le grand nombre de personnes [qui] n'utilisent comme boisson que des eaux « minérales

1° Peut-on ranger parmi les eaux naturelles au[tor]isées à toute heure avant la communion, des eaux [qui] ont été (au moins en partie) *artificiellement gazéifiées*

Consulté à ce sujet, j'ai d'abord donné une répo[nse] affirmative, et voici pourquoi : *a*) le gaz ajouté à [ces] eaux n'est pas une substance solide ni liquide, étr[an]gère à l'eau naturelle, donc exclue par le Saint-Siège ; *b*) puisqu'on permet que l'eau naturelle soit épurée p[ar] « javelisation » — donc au moyen d'une action [chi]mique — pourquoi exclurait-on le procédé de gaz[éi]fication ? Cependant, il me reste des doutes, et c'[est] pourquoi je voudrais que l'*Ami* traitât la question

2° Quant aux eaux *distillées*, il me semble qu'il fa[ut] exclure les eaux « aromatiques », la distillation n'ay[ant] lieu qu'après adjonction d'aromates.

R. — I. Tout comme pour l'eau « javelisée » [ou] légèrement chlorée par motif d'hygiène, nous pe[n]sons qu'il y a lieu, pour la clarté, de disting[uer] la solution *théorique* de la solution *pratique*.

1° En théorie et en rigueur de droit, il faudr[ait] dire que l'eau « javelisée » n'est plus de l'e[au] « naturelle » *au sens* ou l'entend l'Instruction [du] St-Office, c'est-à-dire *sine ulla cujuslibet eleme[nti] adjectione*. L'eau de Javel, le chlore ou tout au[tre] produit chimique ajouté à l'eau par mesure d'h[y]giène, enlève à cette eau sa qualité de « naturelle » selon la définition donnée par l'Instruction romai[ne].

Il faut en dire autant de l'addition d'un élém[ent] même *gazeux*, lorsque cette addition est faite n[on] par la nature, mais par l'intervention ou l'indust[rie] humaine : *cujuslibet elementi*, dit le St-Office. [Et] dans son Commentaire (*Periodica*, 15 mars 19[53], p. 56), le P. Hürth explique : *Materia adjecta pot[est] esse vel solida, vel fluida, vel aërea* (*gasium*).

Notre correspondant fait donc erreur en sup[posant] tant que le « gaz » (« parce qu'il n'est ni sol[ide] ni liquide ») ne constitue pas un élément « étran[ger] à l'eau ». D'ailleurs l'adjonction d'acide carboni[que] en vue de la gazéification est souvent faite s[ous] forme de « liquide » (v. g. pour l'eau de S[eltz] *artificielle* [1]).

Donc, *en strict droit*, et selon la rigueur [des] termes de l'Instruction du St-Office, toute eau [na]turelle (minérale ou non) qui aura été rendue [ga]zeuse par un procédé industriel, de même toute [eau] minérale qui aura été « travaillée » par l'adj[onc]tion d'éléments solides, liquides ou gazeux, ces[se] d'être des eaux que l'on peut absorber sans r[om]pre le jeûne absolu.

Mais alors pourquoi l'*Ami* (de même que *tous* [les] commentateurs) a-t-il pu affirmer que l'eau lég[ère]ment « javelisée » est une eau naturelle et [qui] ne rompt pas le jeûne ?

[1] Car nos lecteurs n'ignorent pas qu'il existe une [eau] *naturellement gazeuse*, provenant d'une source célèb[re de] la ville de Seltz (Prusse, province de Hesse).

2° Nous avons dit (*Ami* n° 13, 26 mars 1953, p. 203), que c'était une solution *pratique*, fondée sur la « pensée du législateur » (*mens legislatoris*). Celui-ci a entendu considérer comme pure l'eau « commune » distribuée par les services publics... Sinon, au moins dans les agglomérations urbaines on pourrait dire qu'il n'y a plus d'eau « naturelle ». D'ailleurs le public n'est pas informé officiellement ni des moments où l'eau est javelisée, ni de la quantité de chlore qui y est mélangée (la quantité et la fréquence de l'addition varient suivant les saisons ou l'état sanitaire de la population). C'est pourquoi, nous avons légitimé cette interprétation — que n'a pas contredite et que ne pouvait raisonnablement contredire le législateur — par le principe : *parùm pro nihilo reputatur*.

3° Pourrait-on appliquer ce même principe aux eaux dites *minérales* qui auraient été « retravaillées » par l'addition d'éléments minéraux (sels ou métaux) ou même liquides et gazeux (acide carbonique, tartrique, etc.) ? Notre réponse serait plus réticente, *parce que* ces eaux ne sont pas des « eaux communes » et qu'il n'y a pas lieu de leur appliquer la faveur que le législateur lui-même ne peut pas refuser à l'eau « dont tout le monde fait usage », sous peine de réduire à néant l'adoucissement consenti...

Cependant, il faut en venir à une solution *pratique*. Pour le commun des mortels, il n'est pas facile de contrôler si les eaux minérales ou gazeuses — vendues comme venant directement d'une source et *garanties naturelles* par la publicité — sont toujours effectivement pures de tout élément « étranger » et n'ont pas été « travaillées » avant la mise en bouteille [2]. Faudra-t-il demander aux fidèles (et même aux clercs) de s'assurer par un contrôle serré ou par une analyse chimique de la pureté naturelle de ces eaux livrées par le commerce ? Nous ne le pensons pas, ce serait trop exiger.

Pratiquement donc, nous donnerions la solution suivante :

a) *Ne sauraient être* considérées comme « naturelles » (donc comme ne rompant pas le jeûne eucharistique) les eaux gazeuses *artificielles*, qui certainement sont le produit de l'industrie humaine. C'est le cas de l'eau de Seltz *artificiellement gazéifiée* [3], et de toute boisson analogue.

b) Quant aux *eaux minérales* offertes dans le commerce comme « eaux de source » ou « garanties naturelles », nous pensons que, *jusqu'à preuve contraire*, on peut les considérer *comme telles* et en user en conséquence, sans rompre le jeûne eucharistique. Il n'est guère possible, d'ailleurs, de procéder à des vérifications délicates. Et si, dans un cas particulier, des doutes sérieux pesaient sur telle ou telle marque [4], une très légère addition d'élément étranger pourrait encore être considérée *pro nihilo* [5]. De telle sorte que ces eaux minérales jouissent pratiquement d'une *présomption favorable* [6].

II. — Quant aux eaux « distillées », il est clair qu'aucune substance aromatique ne devra y être ajoutée, ni avant ni après la distillation.

A. Bride.

[2] Cf. *Revue eucharistique du Clergé*, juillet 1953, p. 120.

[3] C'est la solution de sagesse, donnée par M. Noirot, dans *Paroisse et Liturgie*, 1953, n° 4, p. 221.

[4] Nous pensons à l'eau *Perrier* (« l'eau qui fait pssscht !... », disent les réclames), qui se donne comme « eau de source ». Mais nous n'avons pu faire *aucune vérification*.

[5] C'est la même solution que nous avons donnée à propos de *médicaments* qui ne contiennent que quelques gouttes d'alcool.

[6] Le P. Hürth, dans *Periodica*, 15 mars 1953, p. 57 ne pense pas autrement : « Les eaux dites *minérales* rentrent dans la catégorie et sous l'appellation d'eaux *naturelles*. »

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

A. MICHEL. — Les mystères de l'Au-Delà. — In-12 de 156 p., 400 fr. — Paris, Téqui, 1953.

L'auteur, dont la collaboration à l'*Ami* est si appréciée de nos lecteurs, avait publié jadis un résumé du cours sur *les Fins dernières*, qu'il avait professé à la Faculté de Théologie de Lille (cf. *Ami*, 1929, p. 240). Il en donne ici, sous un titre nouveau, une édition beaucoup plus complète. Car, pour la rédiger, il a utilisé les nombreux et importants travaux qu'il a publiés depuis lors sur le même sujet, notamment dans le *Dictionnaire de Théologie Catholique* et dans l'*Ami du Clergé*. A la fin de chaque chapitre du présent livre, on trouve une bibliographie qui mentionne, avec d'autres, ces études personnelles de l'auteur. Ce qu'il dit ici est donc une doctrine sûre, longuement mûrie, bien au courant de toutes les opinions les plus récentes émises sur ces difficiles questions.

La plupart de ces opinions ont leur source dans l'imagination et la sensibilité purement humaine plutôt que dans la Révélation et la raison. M. M. ne tombe pas dans ce « dévergondage ». Il ne veut retenir que ce que la foi enseigne ; il n'aspire à le comprendre qu'avec les lumières de la théologie, particulièrement de celle de l'Ange de l'Ecole. En toutes les questions qu'il traite, il distingue avec le plus grand soin ce qui est révélé et s'impose à la foi, de ce qui est certitude ou libre opinion pour le théologien, de ce qui, enfin, est pure témérité. Son exposé, objectif, sans passion, appuyé de citations empruntées aux *probati auctores*, est certainement le meilleur manuel que les prêtres et les chrétiens instruits puissent prendre pour guide de leur pensée sur ce mystérieux au-delà.

Voici, pour terminer, le contenu de l'ouvrage : — I. *La mort, terme de la vie et du mérite surnaturel ; état de l'âme séparée ; impossibilité d'une option libre après la mort.* — II. *Le jugement particulier.* — III. *L'enfer :* 3 chapitres sont consacrés à ce sujet : que nous enseignent la foi, la théologie certaine et le sentiment commun des docteurs ? Qu'est-ce que la peine du dam et celle du sens ? Comment justifier l'enfer aux yeux d'une saine raison ? — IV. *Le purgatoire : erreurs, vérités de foi, état de la théologie à son sujet.* — V. *Le paradis : béatitude céleste : gloire essentielle et accidentelle.* — VI. *Résurrection de la chair et jugement général.*

Nos confrères ne trouveront pas dans ces pages lumineuses des sermons tout faits ; mais ils y admireront comment un maître sait faire tenir dans un livre relativement petit tant de substantielle doctrine, tant d'information, tant de modération dans les jugements, tant de véritable esprit apostolique en vue d'épargner aux âmes les aléas redoutables qui les attendent au seuil de l'au-delà.

Mgr Fulton SHEEN. — Le premier amour du monde. — In-8 de 310 p., 650 fr. — Tours, Mame, 1953.

Le « premier amour du monde », c'est la Vierge Marie. Dans une première partie (*La Femme qu'aime le monde*), l'A. parle plus spécialement de Marie, depuis son Annonciation jusqu'à son Assomption ; dans la 2e (*Le monde qu'aime la Femme*), il parle plutôt des rapports de Marie et du monde : son action sur l'amour humain, sur nos misères ; la dévotion qu'on lui porte partout même en pays musulman ; la prière du Rosaire, etc. En réalité l'exposé théologique de l'auteur est constamment uni à des considérations multiples, concernant surtout la psychologie de la femme, ses qualités naturelles, son rôle dans l'amour humain, son instinct maternel, sa place dans la société. Tout est dit d'une manière psychologique, vivante, concrète, réaliste même parfois. Et ce double sujet : Marie et la femme, est d'un intérêt si universel que les lecteurs de cette traduction auront rarement à faire une transposition par rapport aux lecteurs américains. Pour la même raison ce volume, plus riche que d'autres du même auteur, plaira à un vaste public : aux hommes il rappellera le vrai sens de la femme ; aux femmes il montrera un idéal trop oublié de nos jours.

Edouard PEYRILLER. — **Les Sœurs de Sainte-Marie de l'Assomption, servantes des aliénés. — In-8 de 252 p., 420 fr. (Col. Les Grands Ordres Monastiques N° 42).— Paris, Grasset, 1953.**

Elles ont choisi la meilleure part. Recluses en des maison d'où tous les pensionnaires aspirent à sortir, elles se sacrifient joyeusement pour les sauver. « Charité et Volonté de Dieu », telle est leur devise. « Là où nos yeux, écrit l'A., voient la chenille aveugle, sourde, rampante, elles voient le papillon. Le nœud est là. Avec tant d'autres, je ne conçois pas que l'on puisse sourire dans des boîtes de chenilles ; elles ne comprennent pas que l'on puisse être triste dans un jardin peuplé de papillons. Mais, pour découvrir le papillon dans la chenille, il faut avoir dans les yeux la lumière du Christ. »

D'un style imagé, élégant et charmeur, l'A. ouvre un jardin spirituel (encore florissant dans les 5 maisons actuelles), tout embaumé des parfums franciscains et fertilisé par une austérité digne de l'abbé de Rancé. Le fondateur, le R. P. Joseph Chiron, ne serait pas déplacé dans une galerie où figureraient le S. Curé d'Ars, le Bx Colin, le Bx Eymard, le P. Champagnat, comme lui pionniers et bâtisseurs. D'abord curé de paroisse, il crée des centres d'attraction, des foyers où chaque âme se trouvera affermie par d'autres âmes fraternelles. Puis, véritable précurseur, il fonde (en 1827), cette Congrégation dont la maison-mère est à Clermont-Ferrand et dont l'office charitable envers les aliénés aura des répercussions dans l'opinion et dans la législation. En notre temps où la folie devient un fléau social, où, comme disent les Lyonnais, « la moitié des gens sont fous et l'autre moitié le deviennent », l'A. répond à l'un des problèmes de notre temps en nous donnant, après l'histoire de la Congrégation, une brève *histoire de la folie*. Il aborde, le premier, le problème de l'aliénation mentale d'un point de vue tout ensemble sociologique, historique, médical et religieux. Il la fait avec une ampleur de vues, une information et des qualités d'écrivain, en tous points remarquables.

Mgr CHEVROT. — **...« Et moi, je vous dis... » (Matt., V). — In-8 de 235 p. — Paris, Bloud et Gay, 1953.**

Mgr Chevrot continue de prêcher par-dessus les toits « l'insondable richesse du Christ ». Ce que doivent *être* les chrétiens, tel était le sujet des *Béatitudes* ; ce qu'ils doivent *faire*, voilà ce qu'expose la suite du Discours sur la montagne. En 31 versets, du ỳ. 17 à la fin du Ch. V, c'est le code de la vie chrétienne que N.-S. promulgue avec autorité. L'A. excelle à démontrer que la Parole du Maître de tous les temps s'applique et s'adapte merveilleusement aux nécessités, aux désirs et aux espérances des hommes d'aujourd'hui qui sont entichés de progrès, de liberté, d'épanouissement individuel : car Il connaît les ressources de dévouement, d'héroïsme qui sommeillent au cœur de l'homme et sa Parole réussit à les éveiller. L'Evangile est la loi de la liberté, parce qu'il nous délivre de nos servitudes et nous rend indépendants de tout ce qui n'est pas digne de notre dépendance. Il est le roc sur lequel s'appuient la fidélité conjugale, le respect de la parole donnée, l'esprit de désintéressement et de sacrifice, l'amour du prochain, des ennemis.

« Je fais mes délices de tes ordonnances que j'aime », chante le Psaume 118. Les lecteurs se délecteront à voir briller les mille facettes de la Parole divine. De l'Eucharistie le Bx Père Eymard disait : « Elle tient lieu de toutes les joies du monde. Elle est la Bonne Nouvelle apportée à notre temps privé de joies ». Du Verbe évangélique, du Verbe de la chaire que les chrétiens se nourrissent de même pour y puiser Lumière et Joie !

Paul NAGAI. — **Les cloches de Nagasaki.** (Journal d'une victime de la bombe atomique à Nagasaki). **— In-8 de 200 p., 390 fr. — Paris, Casterman, 1953.**

Voici un chrétien authentique, vrai témoin du Christ. Radiologue de grand renom, atteint par les effets de la bombe du 9 août 1945, l'A. étudia, sur son propre corps torturé, les effets de la radio-activité, se donna à l'éducation de ses enfants et multiplia les appels à la confiance, au travail, à la Foi. D'un premier volume intitulé *La Chaîne du Rosaire* on trouvera ici des extraits joints au second volume : *Les cloches de Nagasaki*. Ils ont porté à tout le Japon le message humain et catholique du docteur. Il n'a qu'une pensée : rendre gloire à Dieu. Venu du matérialisme à la foi, à travers Pascal, il fait « l'expérience personnelle du monde surnaturel », et, connaissant l'âme et sa dignité, il saisit également quel respect est dû à la chair, créée par Dieu pour sa gloire. L'épouvantable cataclysme, qui ruine sa cité (30.000 morts, 100.000 blessés) et transforme les survivants en épaves sanglantes et atterrées dont il raconte au jour le jour la douloureuse passion avec la précision du savant, n'altère point sa foi. Il nous livre même d'admirables pages sur « la grandeur, la splendeur de l'holocauste du 9 août 1945... Notre Eglise n'était-elle pas le seul sacrifice qui pût être offert sur l'autel de Dieu ? Huit mille catholiques ont été sacrifiés... Dieu donne et Dieu reprend ; que Son Nom soit béni. Soyons-lui reconnaissants, puisque, par ce sacrifice la paix a été rendue au monde, la liberté de croire, au Japon. *Et fidelium animæ... Amen.* » Les cloches, récupérées, sonnent de nouveau. L'*Angelus* qui résonne dans l'air du matin, c'est le message de la paix. Un véritable esprit religieux est la seule garantie d'un avenir dont l'homme tient le destin dans ses mains. Livre bouleversant et qui connaîtra un légitime succès.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 augusti 1953

G. MICHEL, *vic. g*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé* 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)